

**De l'air ! De l'air !**

*et autres nouvelles*

*d'un autre monde*

ISBN : 978-2-9559687-5-8  
Édition La lampe-tempête  
lalampetempete@orange.fr

*Altra*

**De l'air ! De l'air !**

*et autres nouvelles  
d'un autre monde*

Édition La lampe-tempête



Les vérités... ne brillent qu'un instant  
et tout aussitôt s'éteignent,  
et toujours vacillent et frémissent,  
pareilles aux feuilles du tremble.

Léon Chestov



# Essaim d'oiseaux





On ne sait pas de quels oiseaux il s'agit. Blancs d'un côté, sombres de l'autre. C'est du moins l'impression qu'ils donnent quand ils se tournent tous ensemble, tout à coup, étincelants de blancheur puis presque effacés, comme une tache vaguement ronde, brumeuse, à peine visible et qui va se dissiper au premier coup d'air. Puis les voilà tous à nouveau d'une vigoureuse clarté dans leur chorégraphie circulaire, plus blanche que le plus blanc nuage et en vibrante suspension dans la fraîcheur bleue.

En plein ciel mais non loin de la ville on a soudain devant les yeux leur apparition silencieuse, en renversant mouvement. On dirait, dans ce ballet fugace offert par la nature, le rêve d'envol unique et partagé qui relie depuis la nuit des temps les lueurs de conscience en éveil sur la terre. Mais ce n'est pas un rêve. Plutôt une aérienne matrice à l'insaisissable envergure, dont la réalité bouleverse. Elle a pris fugitivement la forme d'un essaim qui danse dans la lumière. Un essaim d'oiseaux.

Unis par l'énigme de leur vol tous ensemble en rond, ces oiseaux de passage ont un peu l'allure des mouettes, mais ce ne sont pas des mouettes. Leur danse fait penser aux nuées d'étourneaux, mais ils ne voltigent pas en nuées. Ils se déplacent vers le haut vers le bas, vers la gauche vers la droite puis retour vers un centre lui aussi mobile. Ils frémissent tous en une seule sphère dynamique, dans un espace restreint dont le brusque agrandissement renouvelle la vision au point de l'égarer dans une singulière incandescence.

On dirait qu'ils volent, ces oiseaux inconnus, fusionnant dans un astre unique, à la fois visiblement sur un quartier de la ville qui longe le fleuve étoilé de soleil, et au plus impénétrable de notre intime expérience.

On rencontre ainsi, vers la fin de notre vie, un après-midi entre hiver et printemps, les complices naturels de notre solitude pensive, dans ses éclairs, ses éclipses et son absurde endurance.

Jamais aperçus jusqu'alors, ces visiteurs inhabituels n'ont d'extraordinaire que leur danse en essaim. Quoique plus petits, avec des ailes plus courtes et ne donnant pas de la voix pour crier d'avidité énergie, ils ressemblent en effet aux mouettes, les insatiables patrouilleuses qui sillonnent les abords du fleuve et de la rivière. Dont les eaux se rejoignent à cet endroit précis, encore en ville et pourtant à l'écart, entre les rives boisées, pas vraiment sauvages, pas complètement agencées.

Une recherche électronique nous donnerait rapidement de nombreuses informations ornithologiques. Mais découvrir le nom de ces oiseaux danseurs et connaître le pourquoi, le comment, la fréquence, la localisation de leur danse en rond n'est pas ce qui nous importe avant tout. On ne tient pas à être à l'abri de l'ignorance. On ne croit pas que les données scientifiques puissent dépasser la naïveté qui a reçu le choc de la présence inattendue, évocatrice d'une dimension à l'irréductible étrangeté.

L'essaim d'oiseaux et sa danse en écho  
Dans un étonnement une mémoire un éveil  
Anime par instinctive intelligence  
Un accord  
En simple cercle à l'énigmatique rigueur  
Et commune liberté  
Où chaque oiseau chaque vol chaque élan  
Vers la pensée est la note nécessaire  
À la création de la symphonie aérienne  
En cadence en vie  
En fugitive  
Éternité

On aimerait tant partager ce si élémentaire et prodigieux spectacle... mais ce n'est pas un spectacle. Plutôt la souffrance d'une fissure heureuse, d'un transport inattendu, allégé de la séparation. Pas moyen de s'enfermer dans le sanctuaire intérieur. On s'y trouve à l'étroit. Ailleurs nous entraîne l'essaim d'oiseaux. Mais où?

Avant d'avoir levé les yeux et rencontré les oiseaux qui dansent, il a fallu se sentir à l'étroit et piégée dans le lieu le plus révélateur, aimé depuis notre lointaine enfance : le haut viaduc offrant une vue plongeante sur la jonction des eaux, à l'endroit où fleuve et rivière s'en vont ensemble, mêlant leur vert émeraude et leur grisaille alpine. Leur mariage alors fait descendre les flots en plus vaste échappée, glissant vers d'autres villes, en direction de la mer. Mais cet après-midi de froid beau temps, alors qu'une pandémie fait déjà des dizaines de morts de l'autre côté des Alpes et va bientôt paralyser la vie de ce côté-ci, on dirait que le voyage n'est plus possible, ou alors sans aventure, sans risque, sans mouvant précipice en écho à l'obscur vertige d'être au monde.

Pas libre, la vue! La barrière du viaduc a été rehaussée par mission protectrice : à moins de se munir d'une échelle il est désormais impossible de se jeter en bas, dans les eaux qui passent, et passeront encore. La perturbante histoire du pont qui relie les deux rives a été supplantée par le désir du non-risque. Bannie la mort pour les exclus de la vie vivable. Ils doivent survivre. Un progrès pour la santé? On ne peut pas s'empêcher de voir que la vue emprisonnée est désespérément enlaidie.

L'essaim d'oiseaux, pas encore aperçu, va nous aérer l'esprit.

Pour le moment on s'applique à marcher en prenant le moins de place possible. Des cyclistes nous frôlent, des sportives nous dépassent à toute vitesse, la tête pleine d'une musique pour nous muette, un train file à grand fracas sur la voie ferrée que longe la

voie piétonne. On croise un homme à la carrure de bûcheron et aux traits rudes qui pousse une voiture d'enfant. À son air taciturne, quasi malveillant, on devine le chômeur dont l'épouse est partie travailler en lui confiant le bébé. Contre l'emprise du patriarcal qu'en dira-t-on, qui soude son clan d'exilés des Balkans, il a eu l'audace de sortir avec la poussette, au lieu de rester planqué devant la télé. On ne lui sourit pas. Ça l'énerverait.

Seul un couple dans la soixantaine déambule bien tranquillement. De nouveaux retraités, sans doute. Contents de se balader un jour de semaine, au large des horaires obligés. L'homme a les mains dans les poches. La femme s'arrête devant l'une des deux lucarnes ouvertes dans la haute barrière pour qu'on puisse prendre en photo le paysage désormais divisé en lamelles par les barres d'acier. Il ne se déroule plus, vaste et lumineux, au rythme de la marche paresseusement attentive. Il se montre, si on ne l'oublie pas définitivement, comme depuis l'intérieur d'un lieu hautement sécurisé, où l'envie de s'évader a disparu. Une population bien gardée a le privilège d'aller et venir à sa guise dans ce couloir de promenade à ciel ouvert, l'esprit en paix. La barrière impose donc tout au long du parcours au-dessus du vide son sabotage anti-tragédie. Sauf sur les photos, puisqu'il y a moyen de les prendre aisément par les deux ouvertures limitées, suffisamment étroites pour ne pas servir d'issue mortelle aux pauvres corps en quête d'ultime effondrement, torturés qu'ils sont dans les emprisonnements du dehors et du dedans. Par contre, immobilisés devant les deux lucarnes prévues pour ça, il est permis aux plus ou moins satisfaits de l'existence d'apercevoir, pour le petit nombre qui s'y intéresse encore, le paysage tel qu'on pouvait le voir librement il n'y a pas si longtemps, mais plus maintenant. Par l'un ou l'autre rectangle fixant un cadre à l'étendue avec fleuve et rivière, falaises boisées, ville proche, montagnes à l'horizon, comment demeurer sensible à une apparition dont chaque détail venait à notre rencontre, pas à pas? Comment retrouver la musique de la mémoire et parfois son absence, qui

douloureusement nous ramenait à l'oppression de la banalité? On dirait bien qu'elle a gagné. Que sa domination tue la vision. Seule la photo dissimulant d'un clic la haute barrière et le cadre obligé peut encore donner l'illusion d'une libre échappée. Les propriétaires des smartphones qui la transmettent, cette photo panoramique, à leurs mille amis virtuels, s'imagineront avoir vraiment joui d'une large vue sur la Genève en voyage fluvial, renouvelant les clichés avec lac et jet d'eau.

La jeune retraitée, dont le mari s'intéresse plutôt à la voie ferrée en aval, s'apprête donc à photographier en amont le paysage interdit de large vue, en mouvement. Le portable sort du sac. La dame se place bien au centre de la lucarne. L'image est prise. On avance, noyée dans une vague mélancolie, vers le monde qui saisit tout. Le nôtre. Il assure ou du moins fait miroiter la possession et la sécurité. Comment lui résister? On arrive à la hauteur du couple, qui maintenant se réunit. L'homme a posé sa main sur l'épaule de la femme qui brandit l'appareil à bout de bras. Le double sourire est photographié sur fond de belle demeure patricienne et campagnarde du dix-huitième, avec au premier plan des pylônes, des fils électriques, des écriteaux, un sémaphore. On lève les yeux au ciel, à la rencontre d'un vide, peut-être...

C'est alors qu'on reçoit en plein cœur l'essaim d'oiseaux.  
Sa présence est comme une lucarne à vif  
Un envol. Un abîme  
D'étonnement.

Y tomber toute seule, isolément, fait mal... On a l'impression de trahir, à l'instant même de la communion, le vertige qui donne des ailes. Mais comment entraîner les autres dans notre chute heureuse, les yeux en l'air?

Les nouveaux retraités ont remarqué l'étrange phénomène, sans en être ni troublés ni émerveillés. Ils ont les pieds sur terre,

ces deux-là, dans la solidité d'un repos bien gagné. Ils s'en tiennent aux avantages de leur propre émancipation. Ils ont l'air bien sympathiques mais il semble impossible de partir avec eux vers un plus libre élargissement.

On ne croit plus vraiment à une communion dans la surprenante légèreté. Pourtant, en passant lentement à côté du couple, avec un salut réciproque, on garde le vague dernier espoir de partager la vision qui nous bouleverse et d'entendre vibrer entre eux et nous une corde sensible à l'inhabituel.

Or l'inhabituel n'est pas du tout le même pour nous et pour eux, à ce qu'il faut bien comprendre, non sans affliction. On les entend commenter le bel avenir du *Léman Express*, inauguré depuis peu. Ils se plaignent de la longueur et des coûts des travaux, à la charge des contribuables, mais sont finalement satisfaits de côtoyer, sur le viaduc, le plus grand réseau ferroviaire régional transfrontalier d'Europe, selon les termes des médias, qu'ils ont mémorisés. L'inhabituel, aux yeux de ce couple qui n'a rien de guindé, confère une augmentation de prestige, sans quoi il n'y a pas d'intérêt à s'en occuper.

On est triste. On ne dira rien sur l'essaim d'oiseaux qui continue de frémir en silence. Il n'appartient pas à l'actualité. Il reste à l'écart de la renommée. Quoique réel, il demeure invisible. Il crée un autre monde.

L'autre monde n'est pas une fiction, pas un au-delà  
Pas un rêve, un grand rêve, mais une infinie  
Respiration, dans l'espace restreint  
De l'expérience vécue.

Le monde du *Léman Express* n'est pas effacé pour autant. On n'a pas manqué d'y voyager, en couple, accompagné par notre petite-fille de vingt ans, le jour de l'inauguration publique. On a eu

un certain plaisir à cette brève immersion dans la foule électrisée par l'événement, chacun chacune gardant pourtant son quant à soi dans le wagon bondé, où il faut défendre son droit à ne pas être bousculée. On est montés à bord à la nouvelle gare proche du passage sur le viaduc. Une gare souterraine, où le plein jour artificiel et publicitaire ne cache aucun recoin d'ombre. Une gare dépourvue de tout banc où pourraient traîner des vieux, des indécis, des fatigués ou mal fagotés, du genre à tendre la main. Avant de rejoindre les escalators avalant les silhouettes irréprochablement dynamiques, il a fallu traverser de grands espaces dénués d'arbres entre de hauts immeubles d'un gris quasi noir, au luxe d'austères forteresses rationnelles, imposant leur loi sans chaleur, sans perplexité, sans nuances. Une profonde colère nous soulève dans ce décor qui transforme nos présences et celle des autres en figurines sur une maquette de ville performante. On se demande dans quelle armure notre petite-fille va s'enfermer si elle veut s'adapter à cet univers minéral, ou au contraire le bombarder d'une rage en acier trempé.

Quant à tomber l'armure  
Et consentir à l'aérienne  
Folie de la fragilité...  
Périlleuse ouverture  
D'insaisissable avenir  
Et prouesse passagère  
Depuis l'enfance des temps

À propos du *Léman Express*, on pourrait sans doute échanger deux trois banalités avec les retraités croisés quelques semaines plus tard sur le viaduc. Mais à quoi bon rebattre les cartes du progrès gestionnaire, s'il n'y a pas de réelle rencontre, échappant à l'obsédante emprise des dominations ? Ni la femme ni l'homme ne lèvent plus les yeux sur l'essaim d'oiseaux qu'ils ont vu sans le voir. La frontière entre les deux mondes ne sera pas franchie. Assombrissement.

Maintenant l'essaim d'oiseaux s'est effacé du ciel. Il a disparu derrière les immeubles bâtis au-dessus des falaises. Il ne revient pas. On se sent comme orpheline de la hauteur vivante.

On reste en bas.

On descend même encore plus bas.

On va rejoindre le tout en bas :

Le chemin de terre au bord des eaux fuyantes.

Pour le prendre et marcher en direction de la ville, il nous faut passer par une descente en lacets puis plusieurs volées d'escaliers. Ça sent mauvais. L'odeur devient plus rebutante au fur et à mesure qu'on descend : on côtoie une centrale de traitement des eaux usées. Elle gronde comme un colosse enfermé à vie dans un réseau d'immondes tuyauteries. Les murs aveugles en béton sont couverts de tags aux formes régulièrement contorsionnées et aux couleurs virulentes, avec des lettres démesurées et d'énormes visages grimaçants, quasiment tous masculins. Pas de vide. Pas de frémissement. Pas d'air. Quelques rondeurs outrancières éclatent de féline séduction mais l'esprit de la bagarre domine. Il semble vomir lui aussi le sacro-saint bien-être, sans réussir mieux que nous à se libérer de l'emprisonnement. Qui le peut par ses propres forces, d'amour ou de guerre ?

On avance, dans cette descente nauséabonde, entre la fureur éclatant sur les murs et les eaux que les murs n'arrêtent pas. Leur coulée verte est piquetée de lumière. On dirait qu'elle bourgeonne sous le soleil de l'avant-printemps, comme les arbres immobiles, dont elle baigne les racines.

On reprend vie en posant le pied sur le chemin de terre, après avoir longé un mur encore, sous une galerie protégeant des cailloux en chute, lâchés par la falaise. Pour le moment on n'a croisé personne. L'odeur de la solitude s'accorde à l'odeur du fleuve, ni vraiment plaisante, ni désagréable, qui monte comme



une exhalaison des profondeurs obscures et se mêle à l'odeur de l'humus, sur la rive où se décomposent les branches tombées, les feuilles mortes, les coques vidées de leurs graines.

Le chemin de terre ne se dirige pas tout droit au bord de l'eau. Il grimpe un peu, redescend, serpente sur le terrain accidenté de la berge. Au sommet d'une courte montée on reçoit le choc d'une nouvelle vision, plus proche que l'essaim d'oiseaux mais tout aussi bouleversante : une scène d'innocent et sensuel amour.

Une jeune femme élancée et brune, qui ne nous a pas vue, joue avec son jeune chien, une fine bête brune, fauve et noire, qui saute en l'air et danse au rythme du rire espiègle de celle qui a mis un genou en terre et maintenant caresse la bête ravie, la chatouille, lui tire les oreilles, lui gratte le ventre, lui balaie le museau de sa longue chevelure brune et finalement, dans un élan de folle connivence, lui baise la truffe.

La gracieuse jeune femme se relève, nous aperçoit, nous sourit et reprend vivement sa promenade. Quand l'animal, qui bondit autour d'elle, nous croise, il est si affectueusement excité qu'il veut nous entraîner dans le jeu. Il attrape notre main ballante et la mordille, non sans vigueur. Petit cri de la gracieuse, entre rire et inquiétude. Rassérénée par notre sourire, elle s'éloigne, suivie de la bête joueuse. À vrai dire le jeune chien un peu fou nous a fait mal avec ses crocs pointus. Pas de sang, non. Rien qu'un pincement aux doigts, mais qui persiste... Le jeu d'amour ne laisse pas indemne... Voilà ce que nous a dit la jeune femme au chien, sans dire un mot. Son visage ouvert et tout son corps animent de fouguese clarté l'imprévu d'un instant.

On poursuit en direction de la ville. Des muscles en maillots collants nous dépassent à toute vitesse. Une grappe d'ados criards manque nous renverser. Des requérants d'asile s'alignent sur un muret. Une obscure détresse nous prend à la gorge face à ces

malheureux seigneurs de l'immobilité, à peine vus des bien protégés par les certitudes plus ou moins cyniques. Ils patientent, suspectés encore, tourmentés encore, annulés encore et encore après leurs désespérantes dérives en quête d'accueil.

Fin du chemin de terre. La voie asphaltée lui succède et mène au pont à grande circulation à l'entrée duquel se trouve un arrêt de bus. On attend. On attend. Heure de pointe. Grondement sans répit. Pas de bus. Les passagers en attente s'agglutinent autour du refuge. La plupart manipulent leur téléphone. L'armée des voitures défile, s'arrête au feu, repart si le mouvement n'est pas complètement bloqué. On vrombit intérieurement. On est furieuse de ne pas pouvoir lâcher le frein. On grince des dents. On tousse comme un véhicule qui va rendre l'âme et que l'habitude de rouler condamne à continuer de pousser le moteur, qui râle. Exit l'essaim d'oiseaux. À quoi bon s'en souvenir? On agonise d'impuissance à chaque minute de plus dans le bourdonnement de l'essaim fiévreux, mais rentable, colossalement rentable, mondialement adapté à l'impératif de rentabilité. Quoi qu'on fasse on subit l'emprise de ce cruel rendement, où on est de trop. Qu'est-ce qu'on fabrique là, vieille comme on est, juste bonne à énerver les gens qui ont des raisons de circuler en ville pour rentrer chez eux, ayant joué leur rôle profitable et gagné le bien-être grâce auquel on se croit élu, guidé, protégé comme auparavant par le bon dieu? Et nous, qu'est-ce qu'on espère avec notre faiblesse, notre incompétence, notre inepte vagabondage? Pas sûr qu'on arrive à monter dans le bus, pris d'assaut par cette foule à bout de nerfs. Dedans on sera coincée à s'en bousiller notre méchant souffle d'individu égoïste... Tout vacille dans une mortelle absurdité. Qu'il crève, ce monde indigne, à l'inferral vacarme! Qu'il nous supprime une fois pour toutes! La mort! La mort! Mais pas la routine de l'affairement toxique! Pas l'agressive docilité! Pas le meurtre de la chaleur humaine! Pas le meurtre! Non!

*Et le monde s'éteint.*

En quatre mots cette extinction nous brûle la cervelle... En quatre étincelles l'absence de perspective nouvelle nous secoue les entrailles... Éclair du passage à l'autre monde... On revit à la fois l'intolérable fermeture et l'inespéré de la soudaine ouverture... On se rappelle le blocage de ces quatre mots d'enfer et l'imprévu qui vient à la rescousse... Sur le pont au trafic irrespirable se ranime l'aventure d'une lecture.

*Et le monde s'éteint.* Ces quatre mots sinistres sont les derniers d'un livre énergique, émouvant, d'une richesse insaisissable : *La tristesse des anges*. Comment supporter qu'une œuvre aussi fourmillante de lueurs humaines dans l'obscurité en travail se termine par cette ténébreuse affirmation, anéantissant tout ce qu'elle a laissé se créer, page après page? Quel est le salopard d'écrivain qui se permet de faire vibrer la réalité de l'autre monde pour actionner la suppression finale? Annulant d'un coup l'intensité vivante? Au bout de la traversée du livre on explose, dévastée d'indignation. Tout ce qu'on a passionnément découvert et patiemment compris, embarquée par *La tristesse des anges* dans la rude réalité d'un pays jamais vu, l'Islande, et dans l'ailleurs de notre propre expérience intime, se réduit à rien. Même pas à un rideau de neige ensevelissant les morts.

Il s'agit en fait d'un malentendu, mais on ne s'en doute pas, bien que le livre évoque ici ou là un personnage qu'on devrait connaître et dont on n'a jamais entendu parler. Mais l'histoire se passe sous un blizzard où les trêves lumineuses et paisibles sont rares. On n'y voit pas parfaitement clair. Ça ne nous dérange pas.

*La tristesse des anges.* Ce titre nous a intriguée, à la bibliothèque municipale du quartier. On ne sait rien de Jón Kalman Stefánsson, l'écrivain islandais. Comme pour l'essai d'oiseaux on pourrait se renseigner sur internet. Mais on préfère se lancer dans le livre sans rien d'autre dans la tête.

L'ayant lu dans une croissante ferveur, on est si meurtrie par la violence des derniers mots, qu'on renvoie le traître au néant qu'il a créé. *Et le monde s'éteint.*

Rares sont les livres qui s'apparentent à un essaim d'oiseaux et dansent à la lecture silencieuse, élargissant le ciel de la conscience dans l'énigme de l'active rencontre. Celui-là, précisément, nous bouleverse par l'envol d'une promesse initiale. Fidèlement tenue par les vivants personnages dont on partage, par la suite, le destin. Mais avant qu'on les fréquente dans leur pays venteux, glacial, hostile et qu'on les aime comme des amis à la surprenante proximité, s'adresse à nous la cohorte des défunts. À rebours des évidences réalistes, ils luttent pour ne pas se résigner au grand sommeil et transmettre la lumière cachée, *qui vacille et refuse de s'éteindre...* *Leur but est clair – il s'agit de sauver le monde.*

Entraînée dans cet essaim de mots, d'oiseaux humains, d'étoiles disparues qui continuent de danser dans la nuit polaire au long de plusieurs centaines de pages, comment supporter que l'aventure de la conscience débouche sur une trahison de la promesse initiale, une extinction, une mort du livre ?

Car c'est bien de cela dont il s'agit, et non pas seulement de la chute vertigineuse de Jens le silencieux et du gamin qui ne peut pas s'empêcher de parler. Épuisés, glacés, à bout de forces, le souffle arraché par le blizzard, ils s'interrogent l'un l'autre, pour la première fois si ouvertement, sur l'amour et ses périls... Mais la neige en tempête les aveugle et ils dévalent en hurlant sur la pente abrupte. On voit, tout en bas, *le bleu noirâtre de l'océan.* On ressent le choc de *la surface dure* sur laquelle ils s'abattent... *Et le monde s'éteint.* Or ce n'est pas uniquement l'existence de deux héros magnifiques d'endurante simplicité qui s'éteint. S'éteint, avec les derniers mots, le mariage du silence et de la parole : l'ouverture vers l'insaisissable, que le livre qui se referme n'a pas sauvée. Vaine la promesse qui tourne à l'absolu de la désespérance !

On va pourtant basculer dans la lumière... Mais pas tout de suite. Près d'une année s'écoule avant qu'on découvre ce qui nous renverse : l'histoire ne se limite pas au récit qu'on a lu. Comme la présence humaine sur la planète bleue elle a un commencement qu'on ignore et un prolongement dont on n'a pas idée.

Ces deux blancs proviennent d'une négligence incroyable : la première traduction sortie chez Gallimard ne mentionne nulle part que le livre appartient à une *trilogie*. Les bibliothécaires du quartier n'en savent rien et font circuler un titre unique. Quand par hasard on découvre le quiproquo, internet entre en action. La bibliothèque du centre-ville possède les trois volumes. On téléphone. Le premier est emprunté. Le dernier, à l'atelier de reliure, risque de nous faire languir. On apprend que la trilogie est maintenant disponible en livres de poche. Hélas, on tombe malade le soir même de la bonne nouvelle. Grosse fièvre. Interdiction de sortir. Qui va foncer à la librairie? L'homme des vagues!

Car on est la femme du vent  
Épouse de l'homme des vagues.  
Ce n'était pas inscrit dans le registre  
Qu'on a signé un jour lointain à la Mairie...  
Le temps qui a creusé sans retour la descente  
Au long du fleuve et de la rivière, entre la rumeur  
Fuyante et le souffle intermittent, a écrit les vrais noms.

L'homme des vagues n'a pas encore ouvert lui-même le livre de Stefánsson, emprunté à la bibliothèque, mais on lui en a lu de nombreux passages, le matin, dans le lit matrimonial. Il connaît Jens. Il connaît le gamin. Il s'insurge lui aussi quand *le monde s'éteint*, leur ayant donné naissance pour les supprimer d'un coup. On a lu et relu les dernières pages, en essayant de comprendre ce qui peut justifier le meurtre de la vaillance. Rien. Écrire n'exige pas de justification. Sauf qu'à bord de *La tristesse des anges* on s'embarque dans une lecture qui d'emblée promet un grand coup d'air, en rude

bourrasque peut-être, mais qui ne se limite pas à une exploration de la cage où nous enferment la Nature et l'Histoire, le Dieu-Moi et les Maîtres du Grand Nombre. D'emblée on éprouve la réalité de l'insaisissable autre monde, qui palpite à la fois *Entre terre et ciel* et dans *Le cœur de l'homme*, comme le dévoileront les titres des deux autres volumes de la trilogie, dont on ne sait rien encore... On se sent donc justifiée de vomir l'écrivain qui dans un livre aussi frémissant de vie dans les ténèbres glaçantes fracasse à la fin le lumineux élan de la lecture. Or l'élan, si violemment détruit suite à l'étrange défaillance éditoriale, redouble de vie imprévisible! L'homme des vagues, sidéré d'apprendre l'existence d'un départ inconnu et d'un prolongement inespéré à l'implacable aventure islandaise, part dès le matin en quête de révélation. À peine sorti de la librairie, il dévore les premières pages du troisième livre, sur lequel éclate le feu d'une chevelure rousse, dégageant la nuque luminescente d'une jeune femme au visage caché. Qui est-elle?

Sonnerie à côté du lit où la malade se réveille à moitié. *Allo?* On est complètement réveillée à présent. Réveillée comme la musique des anges. On entend les trompettes d'une voix qui fait tomber les murs : *Ils ne sont pas morts!* Non, ils ne sont pas morts, ni le grand silencieux, le postier des régions perdues, ni le juvénile parleur, le gamin auquel on donnait seize ou dix-sept ans et qui en a vingt. Ils ne sont pas morts, pas plus que les femmes au fort caractère, les hommes sensibles, les braves en tous genres qu'on connaît déjà, ou qu'on va découvrir dans le troisième livre, puis le premier, puis les trois qu'on relira plusieurs fois, jusqu'au dernier péril. Un naufrage. Car on n'évitera pas la tragédie. On tombera, à la fin du troisième livre, au fond de la mer. Peut-être un salut par amour, par détresse, par une étreinte qui unit l'amour et la détresse, la vie et la noyade? Est-ce que la jeune femme rousse et le gamin, après la mort du vieil aveugle, lecteur du *Paradis perdu*, le poème par lequel tout a commencé dans cette histoire, vont remonter de la grotte sous-marine où s'accomplit le rêve des retrouvailles mais où les flots tempétueux s'avancent? La marée

inexorable sera-t-elle dépassée dans un baiser? On ne sait pas au juste. On touche à l'autre monde, réel, mortel, *incertain*, en errance, en orage, en renversant accord... et on avance vraiment.

Le bus arrive. Sa direction : *Bout du Monde*. Il part du Jardin Botanique, sur la rive droite, et parcourt toute la ville, jusqu'à la semi-campagne, sur la rive gauche, où il rejoint le lieu-dit *Bout du Monde*, proche d'une chute d'eau sur l'Arve. On vient de voir, en traversant le viaduc, ses eaux limoneuses s'unir lentement, au bout de leur périple, aux eaux vertes du Rhône, tandis que dansait en hauteur l'essaim d'oiseaux... Du temps où la femme du vent et l'homme des vagues avaient un chien, le chien aimait à folâtrer sur le sable dans la grondante effervescence de cette chute au *Bout du Monde*, pas bien haute mais large. Elle fait un vacarme de tous les diables et le silence des rives en est divinement magnifié. La chute bondissante est surtout belle en automne, vue à travers l'or frissonnant des feuillages. Mais oh! que le chien nous manque...

Plus question de promenade : le bus est là. Déjà plein. Les passagers se tassent. On monte à bord. Cohue des corps fatigués. On est loin d'imaginer le triste bal des masques et restrictions qui bientôt va occuper les têtes avec la pandémie, la peur, les séparations, les crispations. Quoi qu'il en soit, on va descendre avant le *Bout du Monde*. On est même stupéfaite de se sentir si légère, coincée dans cet essaim d'oiseaux de toutes sortes, qui font leur possible pour endurer leur sort dans la cage étroite et bondée, dans le manque de ciel, dans le voyage qui les secoue, qui accélère soudain puis à nouveau stagne devant les façades grises. On n'en revient pas de bénir le bus qui emmène, dans son inconfort partagé, l'obscur nostalgique de la vivante ampleur.

L'autre monde entrouvert  
Par un essaim d'oiseaux  
N'est pas mort





# Trace du feu



On ne sait pas si on ira aux obsèques de l'homme du feu, le sculpteur dont on s'est éloignée depuis plus d'un siècle, à ce qu'il nous semble, pour dériver à sa rencontre. La brève aventure qui nous a dévastés l'un par l'autre puis ranimés à distance n'a plus cessé d'agrandir la fissure de l'insaisissable. Pas une abstraction. Pas une intuition. Une épreuve. Son étrange dynamique détache du monde limité à la programmation intelligente. Elle laisse vivre l'autre monde, imprévisible. Elle relie au vaste inconnu.

Qu'est-ce qui va se passer pour la femme du vent maintenant que l'homme du feu est mort, *libre pour toujours*, comme il est dit dans l'avis qu'on vient de lire en ouvrant le journal? Pour nous les murs sont toujours là. La réalité est revenue à son apparence habituelle, comme après un tremblement de terre qui ne démolit rien mais signale qu'on est perchée sur un échafaudage. Même l'énigme du lien non visible on risquait de la prendre pour du solide. On avait pourtant l'expérience de ses passages en coups de vent, qui nous soulevaient du sol comme une plume en dansante légèreté dans l'air, puis nous laissaient retomber dans l'opacité pesante et la séparation.

Est-ce que les intermittences d'un autre monde dans le monde ont pris fin? La question nous angoisse, même si on ne risque pas de s'accommoder du bon sens, grand protecteur des replis dans l'oubli. La lointaine aventure a continué d'agir dans notre errance de ni ombre ni lumière, emmenée au-delà des certitudes qui rendent le monde irrespirable.

On se souvient du soleil d'acier  
De la brûlure atroce Du froid  
Qui éteignait l'univers entier

Les amants, précipités l'un par l'autre dans le désastre, sont tourmentés par leur loyauté à une autre union, ébranlée mais pas près de s'effondrer. Leur liaison de sismique envergure ne se termine pas en confortable réadaptation aux routines conjugales et en bonheur assuré pour les enfants. Elle entraîne dans la rude aventure les deux couples affrontant...

L'enfer de la domination  
Et la vaillance qui partage  
La folie d'en sortir

On n'a pas dû choisir entre l'homme des vagues et l'homme du feu. On aime l'un et l'autre. Obscurément habitée par l'endurance de mille vies disparues et de mille vies à naître on a choisi le silence, plus grand que notre propre grandeur de femme du vent. *On a laissé grandir le silence d'avant le verbe.* On a perdu l'éloquence des mots qui savent, expliquent, bataillent, moralisent, obéissent à l'emprise de l'univers mesurable ou prétendent révéler la nuit.

On a gardé le silence et l'homme du feu ne l'a pas violé.

On vit avec l'homme des vagues. On habite une maison qui ressemble à une barque dont les deux rames sont tombées à l'eau. De tous côtés s'agite l'étendue chaotique et monte la rumeur sans fin. La maison est soutenue, mais par un vertige. Elle est toujours en train de tanguer à l'orée du naufrage. L'homme des vagues se plaît au va-et-vient des lames qui scintillent. Dans le ciel proche la femme du vent amasse les nuages, orangeusement. On peut craindre le pire. Et en effet tout va mal quand on s'agrippe au gouvernail, qui ne sert qu'à l'illusion de pouvoir choisir une direction. Laquelle? On maudit l'absence de radar et de capitaine. On s'alarme. On s'affole. Mais on n'appelle pas au secours. Qui nous entendrait dans ce tumulte? D'ailleurs est-ce qu'on suivrait

les bons conseils des bien installés ? Notre insaisissable exigence n'est pas d'être sauvée pour aller parader sur un bateau de croisière, ou trimer dans un port à guider de colossales machines entre de géants entassements de containers, ou être isolée dans un phare, en gardienne de la lumière qui tourne en rond, pour percer à intervalles réguliers des pans limités de ténèbres.

En silence on s'allonge immobile  
Au fond de la barque périlleuse et là  
Comme une morte dans son cercueil  
On descend dans les cavernes  
Sous-marines qui engendrent  
La réalité de l'autre monde  
On devient l'étoile obscure  
D'un rouge à peine visible  
Et au corps vivant  
Les paroles à écrire nous guident  
Comme des poissons luminescents  
Dans le noir

On avait entendu dire que l'homme du feu était malade. On aurait bien voulu savoir ce qui lui arrivait mais dans le respect de la distance on n'a fait aucun effort pour se renseigner. On n'a pas non plus pensé d'avance à sa mort. Et voilà l'avis de décès, annonçant qu'il repose au centre funéraire où on peut voir son corps, avant qu'il ne soit incinéré. On habite à deux pas du grand cimetière de la ville. Durant les quatre jours qui précèdent la disparition de l'homme du feu dans les flammes, on ne cesse d'être déconcertée par sa présence tellement proche, si cruellement figée. Or c'est l'homme vulnérable et généreux, même privé de souffle et bientôt en cendres, qu'on accueille en nous, comme les œuvres qui manifestent, dans le métal au surprenant langage, l'énigme de l'élan qui simplifie et de la grandeur pacifiée.

L'homme des vagues demande si on va se rendre, oui ou non, aux obsèques de l'homme du feu. On n'en sait toujours rien. On aimerait bien participer à la cérémonie, mais à l'écart. Si on y va, on restera derrière, en ni vue ni connue. On n'est pourtant pas invisible. On risque d'être aperçue et saluée par tel ou telle qui se souvient de nous, même si on a cessé de fréquenter les milieux de l'art et qu'on laisse l'homme des vagues y aller et venir comme la marée mise en mouvement par la lune.

Entre la femme du vent et son désir de communion avec l'assemblée qui honorera l'homme du feu dans l'événement de sa mort se dresse, comme un arbre qui a traversé toutes les saisons du mariage, la femme plantée en terre. On ne lui a jamais parlé. Elle n'a sans doute jamais su à quoi on pouvait ressembler. Il n'y a quasiment aucune chance qu'on la trouble. Cependant l'inquiétude ne nous lâche pas. Quoi qu'on fasse, on aura l'impression de trahir ou le mort, ou la vivante.

En attendant l'après-demain où il faudra bien faire un choix, pourquoi ne pas rendre hommage à la sculpture qui s'élève en mémoire des résistants d'ici, partis pour aller soutenir en Espagne la République défaillante, condamnée par la montée en force des fascismes et la croissante épaisseur des lâchetés? La répétition de cet écrasement dans l'Histoire, qui se dissimule à présent comme un tortionnaire sous un long manteau de belle apparence, doublé de chaude fourrure, nous accable autant que le sculpteur andalou, né pauvre, mais pas docile à l'écrasement.

Est-ce que l'incertaine étincelle d'une œuvre d'art peut lutter contre la perpétuelle évidence de l'écrasement?

L'homme des vagues, habité lui aussi par la question, propose qu'on aille ensemble, aujourd'hui même, revoir de près la sculpture. La mort de l'homme du feu l'a presque réconcilié avec la brûlure intime. Quoi qu'il en soit l'élan généreux a toujours

dépassé l'amour-propre aux aguets, quand il s'agissait d'apprécier les œuvres sorties d'une forge moins prévisible que le sculpteur dans son ancestrale fierté.

On part donc pour un tour en ville tous les deux, comme dans un musée à ciel ouvert, qui ne sépare pas de la circulation, de la fébrilité, du regard absent des personnages manipulant leur téléphone, des immeubles rangés comme les plots d'un jeu de construction qui a cessé d'enchanter la vision, des publicités admirablement persuasives et des voitures partout. On balayerait volontiers de notre fureur cette ronflante maussaderie, cette joie factice et cet impeccable sérieux. L'homme des vagues, à n'en pas douter, nous aiderait dans cette entreprise. À coup de percutants propos. On aime mieux lui prendre la main. Sa main est chaude. On ne dit rien. On marche de concert.

Puis voilà la sculpture de l'homme du feu.  
En plein milieu de l'affairement  
Et à l'écart de l'affairement.  
Elle recueille ce qui manque dans l'affairement.  
Ce qui est perdu, qui revit à l'improviste  
Au bout d'une rue, en compagnie de trois arbres  
Dénudés, car c'est l'hiver.

Alors on redevient sensible à la présence des visages, tous étonnants, des platanes, des moineaux, des brindilles de soleil parmi les ombres qui mènent leur bal sur la chaussée pas neuve et pas nette. Devant les trois colonnes qui dansent, immobiles, semblables mais pas identiques, l'une simplement dressée dans sa force ascendante, les deux autres portant en hauteur la fissure féminine, on voit que l'homme du feu ne sépare pas, ne s'impose pas, n'oublie pas. La femme plantée en terre est restée inébranlable et celle du vent s'est envolée. L'écriture a pris corps. La science de l'homme des vagues scintille d'une toute nouvelle perplexité. L'art donne forme à l'étonnante rencontre du politique et de l'intime...

En terre de solitude s'enracine  
L'autre monde qui grandit  
En commune création

Mais l'homme du feu est mort. Bien avant sa mort les performances de l'intellect, universel dominateur, ont pris possession de l'art. Le sculpteur qui avait impressionné par la virtuose vigueur de ses créations est devenu suspect d'un lyrisme inactuel. La veille de la cérémonie de recueillement paraît un court article, dont l'ironie consterne : *D'aucuns le pensaient aussi inoxydable que l'acier de ses sculptures...* etc. On sent le journaliste agacé par ce sans études, métallo puis créateur par éprouvante vocation, qui ne se conforme pas à l'éminence de la tête directrice de tout. Sous la condescendante amabilité le critique laisse deviner son amertume, face à une œuvre qui a pris tant de place dans l'espace public à Genève, sans recevoir la bénédiction de l'élite internationale ni donner le vertige sur le marché de l'art.

Le ton persifleur du journaliste balaie nos doutes. Par solidarité avec l'artiste venu du monde ouvrier et snobé par le clan des dociles à la démiurgie cérébrale, garante des supériorités, on ne se défilera pas à l'hommage rendu demain à l'homme du feu, même si on fait tout ce qu'il faut pour y participer sans être repérée.

En préparant le repas de midi on pense à l'atelier dans une forêt, à l'écart de la route qui suit la direction du Rhône. C'est là, en hiver aussi, qu'on a vu pour la première fois une sculpture nommée *Rencontre*. Elle fait vibrer deux formes enlacées, en prolongeant leur accord vers le vide. Impossible de la réduire, cette radieuse étreinte, à une réalité banale ou une pure abstraction. Placée plus tard en ville dans un jardin aux dimensions réduites, proche du lac mais surtout du grondement obéissant aux sémaphores, cette sculpture est orpheline de la forêt qui veillait sur la rencontre lumineusement promise et sombrement vécue.



Oh forêt! Noblesse des troncs nus jusque dans les hauteurs et des branches dont les ramilles tissent un nid d'une aérienne largeur entre terre et ciel. Noblesse de l'immobilité peuplée d'oiseaux qui filent en flèche ou sautillent. Noblesse du silence où les pas craquent comme un langage qui en dit plus long que les mots... On se souvient de la forêt et des amants qui oublient sa présence en croissance dans l'obscur et en tension vers l'errance des nuages... Car l'homme et la femme restent en cage en eux-mêmes. Ils ressemblent à deux spectres plutôt qu'à deux vivants. Le rituel du puissant face à face les condamne à dissimuler ce qu'ils ont de plus grand : leur commun désarroi.

Le pouvoir de l'artiste nous arrache le cœur... avant de nous réduire en fumée... On a l'immense folie de confondre avec la source du feu cet homme transformant la matière en lumière... Qu'a-t-il à s'encombrer d'une ombre? D'une sans ailes, collée à la nuit? D'une calcinée de ravageant amour? On est saisie d'effroi devant le dominateur impossible à retenir et qui nous pétrifie les entrailles. Un cri de bête aveugle, attachée dans un enclos sans air, c'est tout ce qu'on peut lâcher, en tombant.

Le libre élan a mis du temps à renaître.  
Il a fallu le travail qu'on ne maîtrise pas  
Le long travail, l'éveil en sidérant travail  
Dans la détresse pour pousser, pousser  
Pousser hors de la peur la femme du vent  
La femme qui attise le feu  
La femme qui soulève les vagues  
Et dans un grand bouleversement partage  
La simple ouverture : la fissure  
De l'autre monde où respire la vie frêle  
Qui relie à l'enfance de l'allégresse  
Et à la vieille endurance des sans armes.  
Ainsi demeure dans la forêt perdue  
La vivante noblesse de la rencontre.

Comme une feuille arrachée par un ouragan, on est partie. On a tourbillonné dans le vide. On a griffé les murs et un matin où le soleil y dessinait une porte on a ouvert les mains. On a accepté d'avancer, avec du vent dans la tête, à la recherche de la terre où vivent et le feu et les vagues, inséparablement.

On a attendu près de quarante ans pour retourner vers l'atelier en forêt, un jour où l'artiste n'avait aucune chance d'être là. On a raconté cette visite dans *L'énigme des circonstances*. Une grande colonne d'un rouge étonnant nous avait fait signe de loin alors qu'on passait en voiture. On a répondu à l'appel de cette flamme silencieuse, immobile, imprévue devant les ors brunis de la forêt d'automne. Deux ou trois ans plus tard, l'homme des vagues s'est rendu seul à l'atelier pour apporter le livre à l'homme du feu. Il n'a trouvé personne et a remis l'envoi au voisin. Ils ont parlé. Le voisin, qui occupe une villa à l'orée du bois, est le fils du collectionneur qui a mis une partie de son terrain à disposition du sculpteur. Le père n'est plus de ce monde et le fils tient à récupérer son bien. L'homme du feu bataille pour essayer de le sauvegarder. Où trouverait-t-il un terrain aussi vaste, aussi solitaire tout en restant proche de la ville et aussi beau ?

Un an plus tard un autre livre a pris corps, *Sans point final*, avec une sculpture rouge et ronde en couverture. On va avec l'homme des vagues l'apporter à la forêt, pour le laisser devant l'atelier ou le remettre au voisin. Plus d'atelier. Reste le bâtiment auparavant bondé de toutes les sculptures de petites dimensions, à présent dépeuplé, misérable, en attente de démolition. À côté de ce vide fatigué sont amassés divers matériaux inutilisables. Au sommet du tas grisâtre un vieux parapluie fait tache dans la désolation.

Sa couleur bleu ciel  
Ne protège plus  
Elle éclaire

À l'extérieur de l'atelier, où étaient rassemblées les œuvres de plus grandes dimensions, il n'y a plus rien que la terre malmenée, des empreintes de gros pneus, des traces profondes là où des pièces très lourdes ont été tirées pour être soulevées par une grue, chargées et envoyées on se demande bien où.

À la place de la profusion des œuvres dans ce royaume du métal en accord avec la forêt et ses saisons variables, il ne reste que deux sculptures. Pas encore enlevées. On voit sortir d'un fouillis de lierre et de ronces le génie du lieu déserté : un petit personnage à l'air de diable. Il est le gardien peu sûr d'une œuvre monumentale, une *Rencontre* elle aussi mais sombre. Une masse écrase de tout son poids une autre masse, un peu moins massive. Cette double masse paraît contrainte de jouer le jeu de la puissance et de la pesanteur. Pourtant la conscience en travail dans la majesté de la forme lui donne une étrange dimension de pacifique ampleur. L'emprise de la domination en est desserrée comme par un soupir dont on perçoit, par la couleur de la matière, la sombre échappée. L'instinct de grandeur n'en est plus aux triomphantes affirmations des débuts. Il traverse l'éprouvante expérience. Il a voulu séduire, posséder, connaître, diriger... et tout lui échappe. Il avance comme en suspens au bord d'un gouffre de silence. Il meurt de passion pour la fugitive qui semble le retenir dans ses bras disparus et il maudit l'absente qui le rejette dans l'enfer de la séparation. Révolté il s'acharne à comprendre. Néant. Il se cuirasse. Néant. Il serre les dents. Néant. Alors seulement le cœur en enfer rencontre les mots qui ne justifient rien et qui relient. Ils demeurent en attente dans un premier livre, qui vient de paraître : *Le tourment et l'infini*. Des poèmes. Suivra le long cri de la nouvelle *Eurydice*, libre de donner corps à l'insaisissable... pour qu'Orphée libéré ne se retourne pas. On lance, dans une brève émission de radio, le fol appel à dépasser le regard qui veut saisir... et qui anéantit.

Incroyable que l'homme du feu, dans le désert de la forêt qui semble indifférente à son intime enfer, soit à l'écoute...

L'autre monde s'ouvre dans le monde  
Comme un vieux sentier où frémit  
La première vigueur printanière

Quant à la lourde sculpture, abandonnée en terre de tristesse, elle a séjourné des dizaines d'années dans la forêt et la beauté non prévue a fait son œuvre : le métal sombre est constellé de minuscules taches vertes, de points rouges, d'une floraison de lichens presque blancs. Quelle stupéfiante merveille ! Le couple vent et vagues en est bouleversé. Se pourrait-il qu'entre le travail des mains à l'aide du feu, dégageant dans la matière la conscience, et le roulement comme embrumé du temps qui finit par effacer toute illusion de pouvoir et tout désastre, demeure en création un insaisissable élan dont l'instinct humain garde obscurément la mémoire et prolonge la trace ?

On ne sait pas. Dans l'atelier perdu  
Devant la sculpture qu'aucun musée  
Ne voudrait accueillir sans la nettoyer  
De ses incrustations non voulues  
Qui animent une perplexité croissante  
On rejoint l'expérience de la rencontre  
En rude renouvellement.

À présent l'homme du feu, détaché de la souffrance de l'atelier détruit, est *libre pour toujours*, comme l'a écrit la femme plantée en terre. Que cette femme plantée en terre soit une résistante, on en est sûre. Il ne s'agit pas uniquement d'une intuition, qu'on avait depuis le début de cette longue histoire de rencontre, mais d'une réalité confirmée bien plus tard, quand on découvre, sur internet, un petit film consacré à l'homme du feu. *L'homme et la matière*. Le sculpteur n'est plus jeune du tout mais pas dépourvu du magnétisme qui nous avait paru, il y a tant d'années, irrésistible. D'ailleurs il l'est toujours, irrésistible, quand en prologue à toute

parole il se met à chanter, d'une voix qui risque de dérailler, un air de flamenco. Alors là... il n'a vraiment peur de rien! La femme plantée en terre non plus! Avant de suivre l'artiste dans son atelier, on le voit en famille, dans la maison. Il est en train de peler des pommes de terre. Elle est debout puis assise à côté du four d'où elle vient de sortir une grande tarte aux pruneaux et s'apprête à enfourner des poivrons d'un rouge éclatant. Or la caméra nous fait débarquer dans cette cuisine juste après une scène des plus orageuses. C'est peu dire que la femme plantée en terre ne sourit pas au public qui va la regarder sur l'écran : elle lui fait carrément la tête. Pas question, pour la femme plantée en terre, de se montrer irrésistible. Elle est là, filmée dans sa maison, où elle prépare avec l'aide du mari le repas qui réunit la famille aux trois petits-enfants presque adultes. Elle est là pour veiller à la commune ordonnance des choses. Pas pour faire semblant d'y parvenir sans tension ni peine. Pas pour donner le spectacle du bonheur.

À l'homme du feu d'expliquer que *tout n'est pas si simple que ça...* Après cinquante ans de vie commune, *il y a des chocs*, dit-il, *mais après ça passe...* On voit que la maison, entre ces deux-là, n'est pas installée dans la tranquillité et que ni l'homme du feu ni la femme plantée en terre ne supporteraient ses murs s'ils n'avaient pas chacun leur porte pour en sortir. La femme plantée en terre n'est pas toujours plantée dans la maison. On apprend par exemple que le dimanche, elle s'éclipse. Le dimanche, en compagnie d'un vieux médecin à la retraite, d'une des familles les plus distinguées de la ville et d'une austère sensibilité, le sculpteur va faire le marché en France voisine. L'ami se plaint non sans mélancolie d'avoir à s'occuper de ses achats séparément. Est-ce que le sculpteur préfère être seul en scène, devant les étals en plein air, débordants d'alléchantes marchandises, pour faire son jovial numéro de fidèle client qui ne garde pas sa langue dans sa poche et n'a rien à apprendre des malices du commerce? Un peu cabotin l'artiste, qui dans son enfance a eu faim et à présent dispose de toute une série de couvre-chefs, des plus décontractés aux plus élégants...

L'insaisissable élan de la rencontre vit ailleurs, en fusion dans le corps libéré, dans l'esprit simplifié, dans la flamme d'une chanson et la trace du feu, en travail dans l'atelier, la mémoire, le silence, la résurrection fugitive.

On retrouve les deux vieux compères du dimanche, le sérieux et l'enjoué, en train de festoyer dans la maison qu'on a vue au début du film. Pas de maîtresse de maison! Elle a pris ses distances. Elle n'est pas une bonne poule derrière un grillage et ne se laisse pas duper par le magnétisme de l'irrésistible renard qu'elle n'a jamais quitté.

Poule et renard sont plus qu'une métaphore. Le renard est présent dans le film, bien qu'invisible. On voit l'homme du feu déposer une offrande pour la bête couleur de flamme, furtive et intrépide, hôte comme lui-même de la forêt. Les poules ne sont pas encore là. Une quantité de poules. Quand on découvrira plus tard, avec l'homme des vagues, l'atelier mort avant la mort de l'artiste, on traversera, entre la villa du propriétaire et l'orée de la forêt, un pré. On devra se glisser à côté d'un grand treillis formant cage. À l'intérieur : un harem de poules. Uniquement des poules blanches. Elles se dandinent en attente de leur sultan, précautionneusement, en gloussant. Malheureux renard... qui ne reçoit plus le moindre reste de grillade ou rôti... Est-ce qu'il ne va pas devenir fou, obsédé par toutes ces proies d'un blanc quasi phosphorescent, dont il pourrait faire voler les plumes et qui lui échappent, dans leur poulailler si bien clôturé, surveillé par un propriétaire qui mange des œufs à la fraîcheur garantie?

On en revient à la résistance de la femme plantée en terre, qu'on ne voit pas picorer du bonheur dans sa cuisine, où la télévision est venue filmer l'homme du feu. D'emblée il se présente avec celle qui partage sa vie et ne la rend pas facile, osant afficher un air de pas accommodante ni gentiment souriante. Il dit : *Moi, si je devais me marier encore une fois, ce serait avec elle... Mais elle,*

*elle vent pas, pas du tout...* Il rit. Pourtant la gravité du propos interroge. Que se passe-t-il dans le royaume intime entre cette reine à la sombre stature et ce roi chaleureux, bon vivant, qui ne prétend pas trôner sur un piédestal et que tout le monde qui ose avoir un cœur aime comme le bon pain?

Que la souveraineté soit partagée, on le constate dans cette cuisine familiale. Cependant la lutte n'en continue pas moins d'être épuisante. On voit que se forge non sans fracas, dans ce couple-là comme en tant d'autres, la résistance à la culture de la domination. La femme du vent en sait quelque chose, dans son houleux ménage avec l'homme des vagues...

Quel élan de vie peut changer le monde?  
Quel élan peut se résoudre à ne pas le changer?  
Le conflit par amour met en péril durable et sauve  
La renversante lueur de l'autre monde à l'indocile élan.

Le conflit par amour n'est pas la guerre, même s'il peut lui ressembler... Il ne se félicite pas de blesser et détruire. Il n'utilise pas de stratégies trompeuses. Il n'obéit pas à la morale du profit. Il n'interdit pas les larmes. Il ne parade pas en vainqueur. Il ne dissimule pas la déroute. Il sauve l'honneur des bienveillants de tout genre, qui s'usent à l'épreuve et ne gagnent aucun empire. Le conflit par amour libère un vertige de conscience, qui déchaîne le vent, le feu, les vagues... et la terre tient bon.

Tant d'amour de douleur  
De solitude et mort  
Pour accorder d'instinct  
La pesante opacité  
De la dérive humaine  
Et son envol d'une frêle  
Réalité

Arrive l'heure des obsèques. Suite à la fine pique sur l'artiste *inoxydable*, la femme du vent a donc décidé d'être présente aux honneurs funèbres, sans s'approcher de la femme plantée en terre, à la tête grise, qui doit endurer la mort du feu. On part juste à temps à la cérémonie, dans l'intention de se glisser discrètement derrière l'assemblée. On monte les marches du centre funéraire en haut desquelles, à gauche et à droite, sont situées les deux salles, l'une grande, l'autre de taille moyenne, destinées aux diverses formes de recueillement. Désorientée on comprend qu'elles sont occupées en ce moment par d'autres familles, rassemblées autour d'autres morts. Que se passe-t-il? Saisie d'un haut-le-cœur on a l'impression que le bâtiment, dans sa morosité convenable, nous étreint comme pour nous allonger nous aussi, toute froide, dans le cercueil capitonné dont on ne sortira plus.

On reprend notre souffle. On trouve un employé en costume sévère et à l'amabilité feutrée. On se renseigne. La cérémonie qu'on cherche va commencer à l'étage au-dessous. On redescend en vitesse deux volées d'escaliers. Dans le sous-sol s'alignent les chambres mortuaires. On ignorait qu'il y avait une salle aussi. Elle ne doit pas être bien grande puisque dans le vestibule, en bas, beaucoup d'arrivants de la dernière minute restent debout, immobiles, n'ayant pas pu entrer. Ils ne vont rien voir, rien entendre ou à peine un peu de musique, pas distincte. Que faire? Demeurer de piquet dans un brouillard mental? Partir le cœur navré par cette ultime victoire de la séparation?

À cet instant une grande femme jeune encore, vive comme un roseau sous le vent, sort de la salle et vient à la rencontre de deux amies d'un certain âge qui se tiennent juste devant nous. On a reconnu la fille de l'homme du feu et de la femme plantée en terre. Elle ressemble étonnamment à sa mère au temps des longs cheveux noirs, aperçue deux ou trois fois quand cette fille cadette ne marchait pas encore et que sa sœur plus âgée était vive comme une petite tsigane. Bien plus tard cette aînée a été mère des trois



enfants restés orphelins, élevés par leurs grands-parents. La mort l'avait enlevée. On ne sait ni pourquoi ni comment. On va visiter parfois, dans le cimetière plein d'arbres de toute espèce, la sculpture qui l'honore. On dirait, sur la tombe, un ange. Mais pas une créature de l'au-delà. Un corps debout. Aussi bien féminin que masculin. Sobrement érigé. Ailé de rondeurs. Un être dont l'humanité renouvelée habite l'ombre et la lumière aux variations multiples, selon l'heure, la saison, la couleur du ciel dedans et dehors, le passage des nuages, la ferveur ou la nuit des pensées.

À présent la femme à l'allure de roseau nous fait face.  
Elle est belle d'une liberté sans ostentation ni retenue.

Elle porte un manteau brun clair sur une longue jupe beige et des brodequins pour l'hiver. Elle a dans le dos un petit sac noir. Noir comme ses cheveux relevés sur la tête, dont s'échappent quelques mèches indociles. Ses mains n'étant pas occupées à tenir quoi que ce soit, elle peut prendre dans ses bras, l'une après l'autre, les deux amies vêtues de sombre et les embrasser. Elles se parlent brièvement. On n'entend pas ce qu'elles disent.

On voit seulement le beau visage intense. Il est sillonné de larmes et un sourire l'éclaire. Un sourire que la tristesse rend plus véridique, plus bouleversant, plus libérateur encore. Puis la femme roseau s'éclipse, disparaissant à l'intérieur de la salle, où est le cercueil. Quant au mort...

Le mort a réveillé le vent  
Du large et on se retire  
En paix en extase de paix  
Comme une vague constellée  
Par un soleil en larmes  
Qui agrandit la terre  
Aux innombrables vies



# Renversement



On ne sait pas où va nous mener la couleur turquoise. Celle d'une tente minuscule, bâtie au crépuscule et enlevée à l'aube par un vieil homme qui n'a pas de toit au-dessus de sa tête et passe la nuit dans la rue. Cette demeure nocturne détonne singulièrement dans l'un des beaux quartiers de Paris, que n'habitent pas les déshérités, aux environs du Trocadéro.

Sa couleur turquoise, précaire, fluide, luminescente  
Éveille dans la grande symphonie des solidités  
Une cadence réellement imprévue.

Grâce au vieil homme qui risque l'expulsion, venant chaque soir monter sa tente solitaire face à l'immeuble où le couple du vent et des vagues est logé pour une semaine, renaît la vision en mouvement. C'est la fin de la journée. On se tient immobile à la fenêtre de l'appartement prêté par un ami absent. La couleur turquoise, qui ne devrait pas tarder à surgir par l'enchantement de la construction passagère, nous attise déjà la mémoire.

Elle nous emmène au cinéma. Sur une île volcanique où se déploie, paisible, en bas d'une pente de sable à la blancheur éblouissante, la mer offerte dans sa splendeur turquoise.

En sous-vêtements légers, dépouillée de sa robe grise à la mode du dix-neuvième de bon ton, une jeune fille qui a follement grimpé avec ses frères, ses sœurs et un chien sur la pente friable déboule à toute vitesse pour s'élaner dans les vagues et nager avec les autres dans la fraîcheur turquoise, vigoureusement.

La scène qui fait jaillir en nous la jeunesse du bonheur n'a rien de commun avec l'exotisme publicitaire des océans lointains. Elle est tirée de l'épilogue de *Kaos*, un film des frères Taviani. Elle met

en image un souvenir transmis à Pirandello par sa vieille mère. La mère est morte sans revoir son fils. Dans les méandres obscurs de la conscience elle a rappelé l'écrivain dans sa Sicile natale, pour lui raconter une fois encore l'histoire d'un départ en exil : une aventure au sens inépuisable.

Après la scène de la haute pente toute blanche sur laquelle il faut d'abord se hisser pour s'abandonner à la course bondissante jusqu'au vibrant turquoise de la mer, on monte à bord de la grande tartane de pêcheurs, à la voile rousse.

Le vent ne s'étant pas encore levé, un marin exhorte les deux plus grands des enfants, la jeune fille et son frère adolescent, à prendre eux aussi les rames. Leur mère, une aristocrate sensible quoique d'apparence austère, éprouvée par les événements, n'est aucunement choquée de ce peu de souci des convenances. Toutes les inégalités sont dépassées : elle est la première à l'accepter.

Car ce n'est pas pour eux-mêmes  
Ni sous les ordres de la société en place  
Que les marins tiennent la barre ou la rame.

Inspirés par la nécessité du voyage hors d'emprise des pouvoirs despotiques, ils entraînent les deux jeunes nobles déjà sortis de leurs gonds dans la baignade heureuse à se donner à fond et souquer ferme, à l'égal des pêcheurs sans éducation ni riche avenir, à l'égal dans l'entraînant mouvement...

En cadence En cadence  
Encore plus fort Plus en accord  
Dans la cadence  
Agrandissant le libre espace  
Où l'histoire est entraînée plus loin  
Que les réalités qui ont puissance

De diviser contraindre opprimer  
Tuer l'autre monde qui renaît en cadence  
En cadence En cadence  
Toujours la même et nouvelle  
Dans la conscience à la cadence  
Inespérée

On écrit pour retrouver cet autre monde. En cadence on avance. Non plus seulement dans le film avec la jeunesse d'une histoire vécue puis racontée il y a plus ou moins longtemps mais dans la proche réalité, avec le vieil inconnu dont la tente couleur turquoise devient une étape imprévue de notre voyage plus vaste que l'entendement. Chaque soir, debout à une fenêtre, au dernier étage de l'immeuble, on attend son apparition dans la rue.

L'homme des vagues a jeté un regard attristé sur le vieil oiseau du crépuscule mais ne partage pas notre immobilité silencieuse. On aurait du mal à lui communiquer ce qui nous travaille et nous échappe en même temps : la portée de cette couleur turquoise, offerte par un vieillard à bout de course, qui manque de tout.

– Drôle de phénomène, ce vieux ! Allure étrangère. Bizarre qu'il préfère être là tout seul, plutôt qu'en compagnie d'autres miséreux qui campent dans des coins moins cossus de Paris, donc moins scandalisés par l'adversité. Avant son malheur, il avait peut-être une résidence confortable dans une lointaine capitale, que ce quartier lui rappelle... Quoi qu'il en soit, le cynisme de l'adaptation rentable se chargera bien de le soustraire à la vue, non ?

*Mmm...* c'est tout ce qu'on répond. L'homme des vagues, ayant observé, formulé une hypothèse, débouché sur le pessimisme insurmontable, n'aura plus besoin de s'interroger soir après soir sur l'incongruité de la demeure turquoise. Il peut retourner à son ordinateur. Il s'est donné pour tâche d'élargir encore les rives de

son savoir en notant les références des livres accumulés par l'ami aux idées anarchistes, dans son appartement avec vue sur la haute coupole des Invalides, aux dorures fraîchement rénovées.

Le vieil inconnu ne va pas tarder à venir. Il préférerait de loin rester caché. Nous aussi. Tous les deux on résiste, obscurs, *au pas suprême du mâle à la vaste démarche, qui projette ses multiples éclats*, comme il est dit dans un hymne védique et répété sous mille formes admirables ou ordinaires jusqu'à nos jours.

C'est le printemps. La nuit ne descend pas tôt et le vieil homme ne peut pas attendre qu'elle le dissimule plus sûrement, lui et la tente turquoise qui le protège des regards et des intempéries. Il doit récupérer son matériel avant la fermeture des grilles du parc entourant le Musée Galliéra. Le matin, il s'éveille avant le passage du gardien pour replier la tente, puis dès l'ouverture la dissimule à l'intérieur, entre le mur où est scellée la grille et un épais buisson.

Enfin le voilà ! Pourquoi cette émotion, difficile à partager avec l'homme des vagues ? Va-t-il falloir écrire un livre pour qu'il jette plus qu'un coup d'œil navré hors de lui-même et du monde qui s'impose ? Mais les livres aussi se referment sans ébranler les eaux plus qu'un petit caillou, même pas tombé du ciel. Pour l'instant...

On offre notre intime solitude  
Au vieux solitaire, en bas  
Sur le trottoir.

Vêtu d'une longue redingote noire sur des jambes filiformes, serrées dans des pantalons noirs, ce vieil errant à moitié chauve porte une couronne de longs cheveux blancs et une barbe longue aussi mais clairsemée. Il a tout l'air d'un Russe, que la Sibérie n'a pas réussi à détruire. Échoué on ne sait quand sur le pavé parisien il reste fidèle à un rituel incompréhensible, auquel les passants désabusés ne prêtent aucune attention.



On reste plantée à la fenêtre  
De l'appartement d'en haut  
Pour enregistrer le rituel d'en bas  
Auquel on ne comprend pas grand-chose.  
C'est seulement la patiente répétition  
Des gestes qui remue comme une échappée  
De sens et nous trouble incroyablement.

Chaque soir le vieil homme porte à un bras un sac de toile écru  
et serre sous l'autre bras un paquet de journaux. Il dépose le  
paquet et le sac avec son peu de possessions au coin des grilles du  
parc, rue de Chaillot. Il va d'un bon pas chercher sa tente : un petit  
paquet de tissu imperméable et de fins montants ficelés ensemble.  
Il dénoue les cordons et pose à plat le matériel déplié. La tente se  
monte facilement, en moins de cinq minutes.

Quelle stupeur, cette couleur tout-à-coup, dans la rue fidèle à  
ses beaux murs ! Minuscule et léger, le dôme turquoise n'est pas  
sans évoquer une coupole de Samarcande... vue en rêve !

La présence imprévue dont la couleur  
Fait surgir dans la grande ville sans repos  
La respiration lointaine du ciel et de la mer  
Affirme, paisible, aventureuse, la réalité fragile  
Comme celle d'une barque dans la marée originelle  
Une barque détachée des religions connues ou à venir  
Une barque invisible dans le ressac des soifs de puissance.

Le vieil errant s'assied devant sa tente et posant le sac sur le  
mur s'applique à composer avec ses journaux le matelas qui va le  
protéger du sol froid et dur comme une pierre tombale. Or ce  
matelas sans aucun confort n'a pas qu'une vocation pratique, à ce  
qu'on découvre soir après soir. Le vieil homme prend en effet un  
temps fou à le recouvrir par une sorte de tapis imprévu, composé  
à partir de quelques pages mises à part.

Car le vieil homme a d'abord ouvert chaque journal. Il a étudié de près les illustrations, puisqu'il fait déjà trop sombre pour déchiffrer les articles. Au fur et à mesure qu'il a refermé les journaux, il a arrangé patiemment et régulièrement le tas à la dimension de son couchage sous le dôme turquoise. Or le travail ne s'arrête pas là, puisqu'il a écarté soigneusement les pages où il semble avoir croisé une présence selon son cœur.

Ces pages-là vont devenir son matériel d'artiste inconnu. Le vieil homme les reprend et commence son travail. Il plie, replie, entrecroise, fait tenir ensemble les images qui l'inspirent.

Dans le monde hostile à toute improductive errance il s'applique à créer un autre monde, réel aussi, tiré de la réalité, mais où il va pouvoir s'étendre comme sur un accueillant tapis.

C'est ainsi qu'il relie on ne sait  
Quelle histoire personnelle  
Quels événements de l'actualité  
Et quel profond désir ignoré de tous  
Mais partagé peut-être par une immobile  
En attente comme dans une brume  
À l'orée de la conscience.

On ne verra jamais de près cette création. Uniquement son étrange processus, en accord avec la couleur turquoise, éclairant le gris de la rue. Une couleur si musicalement lumineuse qu'elle rend plus intense le vert des grands arbres derrière les grilles et le ciel dont le bleu profond s'obscurcit.

On se souvient de la musique aimée par la mère, dans le film des Taviani : un air de Mozart, au dernier acte des *Noces*, chanté par Barbarina, la servante naïve, se désolant de ne pas retrouver l'épingle confiée en message amoureux. Or l'épingle perdue pique en plein cœur le malheureux Figaro, qui se croit trahi...

Oh ! la piquûre d'amour  
L'énigme le cœur de la nostalgie  
Qui attise l'insondable envergure  
De la rencontre et multiplie  
Lumineusement brefs  
Les accords entre les déroutés  
Renversés par la chute  
Vers l'autre monde  
En vie

Dans la rue à peu près déserte à présent, où le jour et la nuit se mêlent, on dirait que le vieil homme cherche lui aussi, dans les journaux qui ne sont plus d'aucun intérêt pour les vendeurs ou acheteurs, l'épingle de l'amour perdu. Est-ce qu'il en retrouve peu à peu quelques lueurs sur une image ou l'autre, qu'il a de plus en plus de peine à distinguer nettement et qu'il assemble pour en recouvrir son lit au ras du trottoir ?

Après ce bizarre ouvrage, le vieux corps à bout de fatigue  
Disparaît à l'intérieur du sanctuaire personnel et précaire  
Sous la coupole de la petite tente qui dans la ville éclairée  
A désormais perdu toute l'étrange intensité de sa couleur.

On ne voit plus grand chose dans la rue quasiment vide, sinon la haute borne lumineuse où s'affichent des publicités mobiles et la croix verte qui clignote au-dessus de la pharmacie. Elle a fermé mais ses vitrines continuent d'exposer comme en plein jour les produits chimiquement performants ou garantis naturels qui soulagent, embellissent et protègent du vieillissement. C'est à peine si on aperçoit au loin le dôme des Invalides et sa haute flèche, dont l'éclairage accentue pourtant les brillantes nervures. On quitte la fenêtre. L'homme des vagues est encore accroché à l'écran de l'ordinateur, comme à un miroir spectral dans la pièce obscure. On allume les lampes. On va à la cuisine ouvrir le frigo

et remuer les casseroles, ou alors on se prépare à sortir, selon le programme qu'on a convenu de suivre, non sans tiraillements de part et d'autre quand il n'y a pas de soirée prévue chez les amis qui nous restent à Paris ou de billets réservés pour un spectacle.

Un soir on est invités à l'Opéra Bastille pour voir *Tristan*, dans les décors de Bill Viola. La femme du vent résiste à Wagner. Les idéales bourrasques enivrées de grandeur lui donnent envie de fuir jusqu'aux pays hostiles où le blizzard souffle vraiment, sans complaisance. Elle ne va pas pour autant gâcher la soirée. Départ en métro pour le spectacle des déchaînements héroïques.

Sous notre cape noire se laisse entrevoir le brillant corsage que l'homme des vagues nous a offert, au retour d'un voyage en Chine. Voilà que s'assied sur le siège d'à côté un clochard que cette brillance exaspère et qui souffle un paquet d'injures avinées dans notre cou parfumé. Il cherche la bagarre, c'est sûr. On fait mine de ne rien entendre, ni sentir, ni voir. Pas moyen de montrer à quel point la fatalité des divisions sociales et violences explicites ou cachées nous accable.

Enfin l'arrêt Bastille nous délivre du poivrot batailleur mais pas des soucis de la brillance jugée désuète, on le sent, dans cette grande salle parisienne où la mode est à l'élégante nonchalance, comme pour se prémunir des fulgurants éclairs qui vont tomber, mis en scène par le génie wagnérien et la virtuosité de Bill Viola, le vidéaste au merveilleux talent.

Le spectacle est superbe.  
À la fin le héros mort, étendu sur le tombeau  
Domine encore par sa prodigieuse transfiguration.  
Un ruissellement de lumière le soulève irrésistiblement  
Vers la source, jaillissant des hauteurs de l'écran géant  
Et tombant en cascade extatique autour d'un corps  
Plus robuste et fascinant que jamais.

Yseult... qui pense encore à son effondrement ?  
Seul a droit à la mystique effervescence le héros lumineux  
À la mesure de l'entendement humain  
Le héros purifié de la passion  
Le héros magnifié dans la spirituelle ascension.

Cependant la femme du vent ne boude pas plus qu'une gamine à la foire les lumières et la gloire. Elle applaudit. Le brillant de son corsage chinois scintille sous les lustres rallumés : elle en est ravie. Quant à confier son âme obscurément vivante au génie qui veut saisir l'insaisissable... Il n'en est pas question.

Au retour, rue de Chaillot, on a de la peine à s'endormir aux côtés de l'homme des vagues, déjà lointain. Pour l'instant on garde les yeux ouverts et on suit les rayures de la lumière intermittente. Elles sortent tout à coup de la nuit pour traverser le plafond par les fentes des volets à l'ancienne. Elles signalent qu'une voiture passe dans la rue, tout près de la petite tente solitaire, que les phares éclairent sans la voir. Est-ce que le vieil homme si mal protégé des lumières, des bruits de moteurs et des gaz d'échappement trouvera quelques heures de repos ? Est-ce que lui seront accordées quelques semaines encore de répit, la nuit, dans la tente à la couleur éteinte sous l'éclairage artificiel ?

L'angoisse nous serre le cœur. On sait bien que l'autre monde, à rebours des séductions du soleil mental, dans un monde qui ne veut pas être dérangé par des obscurités sans profit, ne peut pas durer. Il se pourrait que demain déjà on ne revoie plus le vieil errant, dont on sera séparée de toute façon, avec le retour à Genève, dans peu de jours. Mais qu'est-ce qui nous touche à tel point dans son apparition ? Dans son pauvre matériel étalé sans honte sous tant de regards réprobateurs ou indifférents ? Dans la composition, chaque soir, du nouveau tapis ni de prière, ni de magie, ni de confort ? On ne sait pas. On dérive, immobile, vers le dôme invisible... et le sommeil nous apaise enfin.

Le lendemain on se lève tard. On baille en ouvrant la fenêtre. Agréable fraîcheur! Soudain le désastre nous saute à la figure. La tente salie et méchamment tailladée, désossée à la va vite, gît en un petit tas minable contre le mur, avec les journaux.

Ils battent vaguement des ailes  
Comme des oiseaux malades  
Autour du nid détruit.

La démesure du choc stupéfie. On s’y attendait pourtant. On dirait que toutes les coupoles de Samarcande ont été soufflées par une explosion et que les faïences azurées jonchent la terre entière où s’entassent les débris de tous les sanctuaires et des habitations aussi, les solidement plantées et les vagabondes, les magnifiques et les minables, ouvertes au vent. Tout se passe comme si le matin clair de printemps, à Paris, ne pouvait plus demeurer en partance sous le ciel en mouvement. Les passants dans la rue et la femme immobile à la fenêtre n’ont plus rien de commun, les uns dans la routine de leur affairément, l’autre fixée dans une impuissante consternation.

On croit deviner qui a mis tant de fureur à tirer les cordons, déchirer les coutures, sortir les montants, les jeter en vrac sur le trottoir et dépecer la maison précaire comme une bête nuisible. Pour plus de précision, on se renseigne à la pharmacie. La dame à la blouse blanche et au casque de cheveux blonds retenus par un cerceau de velours noir était la plus proche voisine du vieil homme qu’on ne reverra plus.

– La police l’a embarqué au moment où j’ouvrais la pharmacie. La voirie va venir nettoyer son fourbi. Oh! pas de souci, le vieux s’est laissé faire... Mais on comprend qu’un agent ait passé ses nerfs sur cette tente ridicule, qui avait le culot de s’imposer à deux pas de mes vitrines. Ça faisait des semaines qu’on se plaignait au commissariat, moi et ma clientèle. On n’en pouvait plus de la

comédie jouée chaque soir dans notre quartier. On n'a pas l'habitude de la racaille qui s'installe en campement de fortune, par ici. Finalement la police a été obligée de faire son devoir envers les gens raisonnables, qui n'ont pas à supporter les malheurs de la terre entière devant leur porte. On a bien des soucis, nous aussi, mais on ne dérange pas les autres avec des manies plus ou moins suspectes. On se demande ce qu'il cherchait, ce vieil ahuri, en tripatouillant son tas de journaux... Qu'est-ce qu'il fabriquait sous sa petite tente? Pas crasseuse, Dieu merci. Elle aurait parfaitement convenu pour un gamin en vadrouille dans les bois. Mais pas pour un vieux qui se respecte. Un vieux pas comme les vieux d'ici, en tout cas. Un exilé détraqué par les risques du communisme ou des jeux d'argent, allez savoir, et qui n'avait pas appris à économiser. La liberté des têtes en l'air, moi, elle m'énerve! Du laisser-aller, voilà tout. Le vieux sans le sou n'était pas méchant, je veux bien. Mais tout de même il gênait. Sa tente ne faisait pas honneur à mon commerce. Où est-ce qu'on va si on accepte tous les étrangers qui traînent? Il faut que les miséreux arrêtent de croire qu'on peut débarquer chez nous pour continuer à rêvasser au monde meilleur. Moi je ne veux de mal à personne mais je suis utile à ma famille, mes clients, mon pays et j'ai droit à la tranquillité, non? J'espère que le vieux ne va pas dormir, ce soir, dans un coin sordide. Ça me ferait de la peine. J'ai un cœur, vous pouvez me croire. Je donne régulièrement un chèque au Secours Catholique. D'ailleurs, s'il m'avait demandé un comprimé pour calmer un mal de tête, jamais je n'aurais refusé de servir le déplumé qui offensait le bon sens avec son camping solitaire et ses pliages à n'en plus finir. Je ne l'aurais pas obligé à sortir sa petite monnaie, non, non. Je lui aurais même offert un verre d'eau. N'empêche que je n'aimerais pas avoir un père dans son genre et que personne ne m'interdira de dire ce que je pense : Bon débarras!

On a la gorge pleine d'épines et du mal à sortir trois mots. On tousse. La pharmacienne en profite pour suggérer l'achat de pastilles adoucissantes, aux huiles essentielles. Un produit cent

pour cent naturel. Efficacité garantie. On comprend qu'il faut payer le prix du renseignement. On sort les sous. On prend la boîte. À peine dehors on a envie de la jeter dans le caniveau. Car elles vont nous empoisonner, ces pastilles!

Qu'est-ce qui peut sortir de bon d'un apaisement proposé  
Par un esprit tellement sûr de lui? Le despotisme  
De l'esprit sûr de lui : voilà ce qui détruit!

On est détruite, oui. Paralysée à l'intérieur du cercueil mobile qu'on reprend dans l'autre sens pour continuer la journée du deuil inévitable. On est hissée, face à notre malheureux reflet, en haut de l'immeuble où la cage d'escalier a tout juste permis le récent confort de l'ascenseur.

–Tu vas faire cette tête encore longtemps? Si c'est comme ça, je sors tout seul. J'ai plein de pistes passionnantes à retrouver dans cette ville. Est-ce qu'il faut renoncer à voir le monde parce que le mal y règne? On y croise aussi quelques lueurs, non? Tu ne réponds pas, hein? La coquille intime s'est refermée et au diable l'univers! Quant à moi, j'aime mieux filer qu'avoir à supporter un fantôme de femme, qui de toute façon ne rendra la vie à personne!

– Mais oui, défile-toi, va promener ton ego dehors, ailleurs, dans la Ville-Lumière, dans la nuit intergalactique, dans l'art d'échapper à l'évident ratage, allez ouste! Qu'est-ce que tu attends? Monsieur a peut-être du mal à enfiler son armure... sa fière armure qui protège des courants d'air et des trous noirs... son armure en béton armé? Que Monsieur se rassure. Le fantôme aux mains inertes ne viendra pas le hanter avec des bruits de chaînes. Adieu Monsieur. Et que l'enfer de masse applaudisse votre maîtrise de tout.

La porte claque. À présent l'homme des vagues se voit malheureux, lui aussi. Il affronte à la fois son propre cafard, à l'idée du vieillard délogé par des brutes, et la colère de la femme du vent,



même pas délivrée d'elle-même, et c'est bien le pire. Par la colère, la furieuse colère, on n'est même pas allégée, même pas remise en mouvement comme un nuage qui a vidé sa grêle et se divise en harmonieuses nervures d'un blanc pur sur la grande feuille bleue du ciel rénové. Aucune libération. Quel cauchemar!

L'amour qui marie vagues et vent  
On n'en peut plus d'endurer  
Ses aveugles turbulences

De retour à la fenêtre, faisant face au deuil de la tente couleur turquoise où le vieil errant créait un lit d'insaisissable étrangeté pour la solitude humaine, on comprend que chaque individu résigné aux lois de l'adaptation ait tellement peur de se perdre corps et biens dans le naufrage de l'esprit sûr de lui...

On voit au loin l'autre coupole, magnifiquement rassurante, dont les ors ont tant de panache et brillent au soleil ou la nuit sous les projecteurs. Elle abrite un solitaire aussi, dans son tombeau superbe, militairement gardé. Napoléon a beau être honni comme semeur de guerre, misère, esclavage et colossal effondrement, son panache fascine. Il avait du panache, oui. Et le Prince André de *La Guerre et la Paix* y était sensible, aimant l'audace, la bravoure, la gloire et les admirant, au départ, dans le fier conquérant, son ennemi. Tout change, dans le roman de Tolstoï, quand le jeune homme qui tient un drapeau vaincu est si grièvement blessé que Napoléon, parcourant le champ de bataille couvert de morts, le croit mort aussi et s'exclame : *Voilà une belle mort.*

*Le prince André comprit qu'il s'agissait de lui et que c'était Napoléon qui parlait (...). Mais il entendit ces mots comme un bourdonnement de mouche. Non seulement ils ne l'intéressaient pas, mais il n'y prêta même aucune attention, les oubliant aussitôt. La tête lui brûlait; il sentait qu'il se vidait de*

*son sang et il voyait au-dessus de lui le ciel lointain, haut et éternel. Il savait que c'était Napoléon, son héros, mais en cet instant Napoléon lui paraissait si petit, si piètre, au regard de ce qui se passait entre son âme et ce haut ciel infini parcouru de légers nuages. Il lui était en ce moment absolument indifférent de savoir qui se tenait au-dessus de lui, ce qu'on disait; il était seulement content que des gens se fussent arrêtés auprès de lui et son seul désir était qu'ils le secourussent et le rendissent à la vie qui lui paraissait si belle, car il la comprenait tout autrement maintenant.*

Debout à la fenêtre, deux siècles plus tard, à Paris, on ne fixe pas les hauteurs du ciel ni l'insondable profondeur. On regarde la rue désolante, en bas. On voit les lambeaux de la coupole turquoise, si fragile, si hargneusement déchirée, dont il ne restera aucune trace quand les balayeuses auront passé, actionnant leurs puissantes brosses et leurs jets auxquels nul détritit ne résiste.

On se dit : Entre la haute coupole des Invalides, dominant la masse des toits de sa grandiose solennité, et la minuscule coupole couleur turquoise qui pendant quelques semaines, au crépuscule, a jeté sa note personnelle, chétive, incongrue, quasi secrète dans une rue redoutablement hostile à son étrangeté, comment choisir ?

Pas de choix possible. Pas sans la bataille déchaînée, la blessure violente, le désastre. Pas avant que l'ambition de conquête, mise en œuvre à égalité par les vivantes et vivants qui s'élancent hors de la domestication physique et mentale, ne déploie visiblement ses pires conséquences : le despotisme, la guerre, l'anéantissement.

Alors seulement le meurtre de la couleur turquoise hurle de détresse intime. Alors le courage insensé du disparu qui a osé se soustraire aux dogmes de la puissance et des privilèges saute aux yeux. Les larmes ruissellent. On ne voit plus rien. Alors le tourment de l'indocile en nous, ayant tombé l'illusion d'emprise intelligente, se révèle dans son envergure hors normes sécuritaires, hors credo raisonnable, hors des dominations de l'esprit sûr de lui.

De la disparition qui n'éveille plus ailleurs  
Que dans un crève-cœur la couleur turquoise  
Dont la musique fissure la haute routine des murs  
Jaillit la vie l'éclair obscur la force du choix renversant

Le lendemain, veille du départ, on entraîne l'homme des vagues dans le parc où le vieillard dissimulait sa tente inacceptable. On va s'installer sur un banc. Arrive une adolescente au blouson rouge, qui fait rouler un hula hoop. Ses tresses africaines sont relevées en un chignon bizarre, à l'allure de cactus. Elle a des écouteurs dans les oreilles et au rythme de sa musique, pour nous du silence, fait danser maintenant et tourner en l'air le hula hoop d'un noir brillant, à paillettes. Puis elle entre à l'intérieur du cercle. Se déhanche avec force et fougue. Plantée en terre, corps en mouvement, elle fait circuler la cadence à laquelle toutes ses fibres participent et les nôtres aussi. La folle cadence du hula hoop nous renverse à nouveau de haut en bas sur les pentes de sable à la blancheur éblouissante. On ne les a jamais vues que sur écran, dans l'épilogue de *Kaos*, mais on les reconnaît. On a tourneboulé sur cette pente incroyablement neigeuse dans l'île aride où le soleil déverse sa pluie brûlante sur un ancien volcan. On s'est retrouvée tout en bas dans les vagues, comme la jeune fille dévêtue de sa robe bien sage. On a parlé comme la vieille mère sortie de la mort. On respire à nouveau le souffle qui libère de l'esprit sûr de lui. On sent fluctuer la mer à la cadence immémoriale. Après ses vagues bordées d'écume, il faut traverser l'eau qui brasse le sable à proximité de la rive. Elle n'est pas pure, pas limpide du tout, cette eau-là. Plutôt beige, comme celle d'un lent fleuve charriant des boues et des graviers. C'est plus loin, quand elle s'apaise au-dessus de la fosse marine, plus loin qu'elle prend la couleur turquoise, où la jeunesse intime à nouveau nage avec force et fougue au-delà de la puissance des illusions séculaires et des tromperies à venir.

La force et fougue ne domine rien : elle ranime.



**Accord ?**



On ne sait pas si la ville en sursis entre le ciel et l'eau ranimera l'accord entre la femme du vent et l'homme des vagues en nouveau voyage à Venise.

Mois de juillet. La canicule. Une opulente amie a prêté aux deux pas riches son bel appartement dans le quartier du *Redentore*, où la grande fête annuelle se prépare. Un pont éphémère est lancé entre les *Zattere* et la *Giudecca*, afin de permettre à la procession solennelle de traverser le canal, plus large et surprenant qu'un grand boulevard, jusqu'au sanctuaire à la haute façade blanche, d'une beauté éclatante et sévère à la fois, construit par Palladio.

Le pont de bois s'édifie d'abord en deux parties, sur une rive et sur l'autre. Elles ne se rejoignent qu'à la veille de la cérémonie et pour deux jours seulement. On ne peut pas s'empêcher de penser à *La Tempête* de Giorgione, avec son couple de séparés et loin derrière eux le pont de bois à l'entrée d'une ville.

Tout le monde pourra donc bientôt passer à pied sur les eaux, à travers le pont fugacement complété. Beaucoup se rappelleront la légende selon laquelle cette traversée éphémère porte bonheur. Pour le moment le *vaporetto*, les ronflants taxis qui foncent dans un jaillissement d'écume, les canots de livraison, les barques, les rares gondoles en route pour leurs amarrages réguliers et même le ferry pour le Lido circulent encore au centre du canal. La voie n'est fermée qu'aux géants navires de croisière.

Un grand nombre de Vénitiens se sont exilés sur la terre ferme pour vendre leurs maisons aux étrangers ayant les moyens de les restaurer. Ils ne manquent pas de revenir pour les réjouissances du *Redentore*. Tout le long du quai, ils ont réservé des places, délimitées sur l'asphalte avec du ruban adhésif et marquées d'un numéro. On

dirait une marelle qui n'en finit pas. Les familles vont s'installer là au soir de la fête pour pique-niquer en attendant le feu d'artifice. Quant à nous, on a une table assurée pour la soirée dans le petit restaurant tenu par des Chinois, comme beaucoup de commerces à Venise. Il est situé juste à côté de l'*Ostello*, l'Auberge de Jeunesse où la future femme du vent a dormi avec une amie lors de leur première découverte de Venise, il y a plus de cinquante ans. On y vient de temps en temps, dans ce restaurant merveilleusement situé, non pour manger sa cuisine italienne dont on se méfie un peu, mais pour boire un café ou siroter un Martini. Nous sert un jeune homme dont l'orientale impassibilité manifeste une incommensurable distance. On se demande comment il parvient à un tel détachement, dans ces parages où les beautés juvéniles ne manquent pas, déambulant téléphone en main face à l'une des plus belles ouvertures sur le frissonnement rose et blanc des façades, des coupoles, des tours émergeant de l'étendue liquide sous la lumière changeante.

Quant à nous deux, indissociables depuis tant d'années et si douloureusement à l'écart l'un de l'autre, on reçoit par instants cette lumière de Venise comme en plongée dans la communion d'une effervescence inconnue... Salut du vaste accord?

Au matin de la fête l'homme des vagues laisse à la maison celle qui ne veut pas se diriger vers les solennités et discours. Il tient à voir arriver la procession et à entendre s'exprimer, devant le *Redentore*, le maire et l'archevêque de la ville si étonnante de beauté. Il est curieux de savoir s'ils vont éclairer le choix fondamental, dans l'épreuve du droit d'asile, au centre de l'actualité européenne, entre le cynisme sécuritaire et le devoir d'humanité.

Rien qu'un plaidoyer nationaliste, avoue-t-il en rentrant, et de l'amour universel à bout de trahison. La raison, l'avantage, la prudence finissent toujours par prendre le dessus et les notables, s'ils veulent durer, par bénir les lâchetés.



On a honte. On se rejoint dans la honte du monde florissant qui multiplie les exclus, les condamne et refoule leur détresse. Comment sauver la dignité d'être en vie sur le marécage de la nature humaine, insondable de cruauté et de frivolité? On a honte des horreurs sous la surface où s'érigent comme en rêve des palais. Dont la grâce nous émeut.

Est-ce que la honte nous suit encore, l'après-midi, par les ruelles de mi-ombre mi-soleil? Peut-être. Même si on marche d'un bon pas vers la *Fenice*, l'Opéra qui a brûlé de fond en comble et a été reconstruit à l'identique.

Notre opulente amie, qui est partie vers un autre de ses points de chute dans le grand monde, nous a offert sa loge. Nous attend le *one man show* d'un danseur étoile et acteur de soixante-dix ans, donc un vieillard prodige, à la forme olympique, sur des textes d'un poète lauréat du prix Nobel, inhumé à San Michele, le cimetière de Venise. Tous deux émigrés d'Union Soviétique et naturalisés américains.

Le danseur-acteur récite en russe. Pour comprendre il faut lire les surtitres en italien sans quitter des yeux les mouvements et mimiques... On n'est pas à la hauteur d'une telle performance. Ou bien on regarde, ou bien on lit, de toute façon il y a rupture. Pourtant la musique de la langue russe nous enchante. Le décor aussi. Une transparente verrière, un peu vieillotte, véranda ou salle d'attente d'une gare de province, avec des globes au plafond qui s'allument, s'éteignent, varient d'intensité. Des court-circuit se produisent. On s'efforce d'être secoués mais on s'ennuie... Pris au piège d'une déclamation et d'une gestuelle accablantes d'acharnement : le théâtre du surhomme dans son isolement, sa torturante gymnastique mentale, son farouche désespoir. Est-ce que ce héros dévasté prend sur lui la honte inexpiable pour la métamorphoser en source d'éclairs? On se permet d'en douter. On s'esquive dans le noir, avant la fin.

Hors de la loge, lumière tamisée. On dévale en silence les escaliers, suivis d'un œil complice par des muettes vêtues de noir et blanc mais libérées de la pose stylée et détalant en pensée avec les deux têtes grises en route vers la vivante clarté du crépuscule.

Car il est audacieux d'en finir  
Personnellement et sans fracas  
D'en finir avec la fierté du *one man*  
D'en finir avec le grand *show* du génie.

Au retour de la *Fenice*, le soir où tout le monde se rassemble pour la fête, on voit que le ciel vire au noir et on se dépêche d'aller chercher un manteau qu'on espère imperméable et un parapluie. De toute façon on arrivera très en retard. Le quai est depuis longtemps surpeuplé sous les lampions jaunes, en guirlandes. Toutes les cases tracées au sol sont occupées et les tables aussi, multipliées. L'usage veut qu'elles soient payées d'avance mais les convives sont libres d'apporter leurs victuailles. Aucune table pour nous. Le patron chinois, pourtant averti deux fois qu'on allait arriver tard, nous a complètement oubliés. On brandit notre reçu. Disparition du maître oriental dans les profondeurs des sous-sols avec le jeune disciple toujours impassible.

La table est trouvée et dépoussiérée. Elle a du mal à se frayer un passage dans la foule qui déambule et à s'installer sans gêner le va-et-vient. Finalement elle réussit à se caser en prolongement d'une autre, dont les convives hilares festoient autour d'une impressionnante quantité de plats et bouteilles apportés de chez eux. On salue la compagnie. Légère angoisse : est-ce que la cuisine, si tard, avec une telle presse, aura encore quelque chose à offrir ? L'impassible serveur dont le surmenage se laisse à peine soupçonner propose une salade de fruits de mer, pour deux. Va pour les fruits de mer. On espère échapper à l'insipide mélange dégelé au micro-ondes. On commande un pichet de vin et du pain, s'il en reste. On s'apprête à patienter longtemps. Surprise ! Le

jeune Chinois en lévitation dans l'inaccessible apporte en moins de deux, tel un prestidigitateur d'une austère gravité, une grande assiette blanche copieusement garnie où les deux fourchettes se mettent à piocher allègrement. Petits poulpes entiers, aux tentacules minuscules et violets, calamars ivoire, crevettes fraîches comme des boutons de rose, quelques moules libérées de leur coquille, un peu de roquette au goût poivré, huile d'olive et citron, c'est léger, sans chichis, délicieux. Méfiance envolée!

Tout irait bien dans le monde aux lampions si l'orage ne se rapprochait pas à toute vitesse. Soudain les éclairs, qu'on voyait zigzaguer à distance, crèvent le ciel, sans pitié pour le *Redentore*. Un tonnerre de tous les diables éclate et la pluie nous tombe dessus. On a juste le temps de sortir de sa pochette le long manteau bleu d'azur, prétendument imperméable, et d'ouvrir le parapluie noir. Autour de nous c'est le sauve-qui-peut. Les plats sont emportés. Les tables se vident. Les pique-niqueurs courent à l'abri. Ils ont la chance d'avoir à peu près tout mangé de ce qu'ils avaient amené. Nous, dans notre pelure qui prend l'eau ou sous notre parapluie, le dos trempé, on s'accroche par bravade et gourmandise, pour faire honneur encore aux fruits de mer et éviter que soit coupé de pluie le vin dans les verres.

L'homme des vagues qui manie la fourchette en tenant le parapluie a l'air d'un capitaine un peu fou sur un radeau à la dérive. La femme du vent se sent portée à travers le flot comme une sirène qui ruisselle de toutes les grâces dans sa peau bleu d'azur. On se jette des coups d'œil ravis. On rigole comme une paire de gamins tout fiers de braver le bon sens. On rigole à en pleurer sous la pluie et on n'est pas tous seuls à rigoler. Rigole aussi le jeune serveur douché, qui a une mèche noire en travers des yeux. Pour la première fois il se met à parler en dépassant les bornes du service. Il se fend la tirelire à côté des vieux fêlés qui ne protègent que les fruits de mer et le vin, sans se soucier d'abord de leur carcasse trempée. Il fait de l'esprit sur notre merveilleuse cure de

rajeunissement. Quel culot! On en rigole. On s'aime, en cet instant, plus fort qu'au premier jour. On se fait des yeux en pâquerettes de feu tandis que Venise autour de nous disparaît dans la tempête, comme si les merveilles de la culture étaient déjà en train de faire naufrage, hélas, et le ciel de laver à grande eau les décombres. Quel délire! La force et fougue devient presque insoutenable entre les trois étrangers, les vieux, le jeune, sidérés d'être reliés par le déluge et transformés en indociles serveurs de la planète aux mille tours et miracles.

La nature elle aussi s'esclaffe, dirait-on, mais en barbare. Elle tonne trop violemment tout à coup pour que se prolonge la jubilante pagaille. L'averse devient formidable et il faut en vitesse abandonner la table. Le jeune Chinois ramasse la vaisselle et l'emporte à l'intérieur, où il doit se glisser à travers des murs aux dizaines de têtes impassibles, en attente de l'éclaircie qui finira bien par les ranimer. Trempés pour trempés on décide de retourner à l'appartement, pour ressortir si l'orage s'éloigne et que le feu d'artifice n'est que retardé, comme tout le monde l'espère.

À peine arrivés au sec et même pas débarrassés de nos vêtements de momies tirées des eaux on est précipités dans le conflit. Qui d'un coup nous fait retomber des hautes cascades du rire. Fin de la fête. Revoilà la morosité, la tension, la contrainte. À partir d'un petit drame. Qui en dit long sur l'affligeante permanence de la séparation. La femme du vent est en train d'explorer l'intérieur de son sac : une éponge.

*Le vent* : Où a bien pu passer la bague aux diamants ?

*Les vagues* : Tu ne vas pas me dire que tu l'as perdue ?

*Le vent* : Peut-être qu'on me l'a volée...

*Les vagues* : Tu t'es arrangée pour l'offrir aux pickpockets !

*Le vent* : Non, tu te trompes.

*Les vagues* : Alors pourquoi l'avoir retirée de ton doigt ? Hein, pourquoi, triple ahurie ? Mais la voilà, cette bague, là, tout au fond

d'une poche. La mauvaise volonté te paralyse, ou quoi?

*Le vent* : Je suis fatiguée, terriblement fatiguée, c'est tout. Et tu m'ennuies avec ton agressivité.

L'homme des vagues, qui avait arraché le sac pour le fouiller, le laisse tomber, *flac!* et pose la bague à côté du trousseau de clés.

*Le vent* : Une clé magique, celle-là, qui t'éblouit...

*Les vagues* : En tous cas tu as intérêt à la ranger dans un écrin.

*Le vent* : Je pourrais aussi perdre l'écrin, remarque.

*Les vagues* : Tu tiens vraiment à m'énerver?

*Le vent* : En vérité elle t'obsède, cette bague de privilégiée.

*Les vagues* : Pas du tout. Mais je respecte les cadeaux.

*Le vent* : Tu veux dire les miettes jetées aux esprits qui brillent...

*Les vagues* : Basta, pauvre obscurcie, avec tes sermons.

*Le vent* : Je me tais. Vas où tu veux et fiche-moi la paix.

*Les vagues* : Tu ne vas pas t'enfermer s'il y a le feu d'artifice?

*Le vent* : Tu le verras mieux sans une rabat-joie.

*Les vagues* : Le boucan te cassera les oreilles, de toute façon.

*Le vent* : Merci et belle fumée à toi.

La femme du vent se déshabille rageusement et s'enfile sous le drap. L'homme des vagues jette ses vêtements n'importe où et disparaît en direction de la terrasse, où il allume rageusement la lumière. Si la pluie cesse les moustiques vont nous dévorer. Quant à la bague au scintillant génie, en attente à côté du trousseau de clés, elle n'a pas fini de creuser la distance entre nos deux rives, comme entre le couple peint par Giorgione il y a cinq siècles.

D'où vient-elle, cette bague à tracasseries? Notre opulente amie aux générosités fantasques, à l'instant de partir pour l'aéroport avec ses domestiques tirant les cinq valises et poussant le fauteuil roulant, l'a retirée prestement d'un de ses doigts somptueusement parés et l'a offerte à l'épouse de son subtil chevalier servant. On n'allait pas offenser le radieux sourire, au charme inimitable, par

un refus. Même si on pressentait qu'on aurait du mal à la porter, cette grosse bague à l'impériale aura. Certes on l'a mise pour aller à la *Fenice*. Pourquoi pas ? C'est au retour, dans le *vaporetto*, parmi les gens de toutes sortes, qu'elle a commencé à nous gêner. Au milieu de la foule en route pour le prochain arrêt, celui de la *Salute*, dont la blancheur rendait plus sensible la douce intensité du crépuscule. La bague habillant le doigt d'un semis de diamants, une réussite de la joaillerie moderne, ne nous enchantait plus tant que ça... La résistance grandissait. Le désir d'un accord à la hauteur de la lumière déclinante, limpide et partagée, résistait à la magie possessive... Alors, discrètement, on a retiré la bague qui pouvait en mettre plein la vue et on l'a fourrée dans le sac, sans imaginer que ce geste quasi invisible mais résolu allait déclencher la périlleuse dynamique des conflits : la résistance à la domination.

Le ciel s'est dégagé. L'homme des vagues a insisté pour qu'on se relève mais les débris de la fête s'étaient éparpillés. On n'a pas pu, pas voulu, pas cherché à se remuer pour quitter la maison en ombre accommodante qui s'efforce à l'entente. L'homme des vagues est parti attristé pour le feu d'artifice.

L'accord est un disparu. On se perd à sa recherche.

On gît dans le noir, sans fermer l'œil et sans pensée. Plus tard, pendant que les mille fusées jaillissent dans un tintamarre de couleurs impossibles à voir de ce côté-là, que le bruyant bal des soleils ébahit et fascine dehors, que l'éblouissant orgasme à grand fracas s'amplifie, tout explose autour de la silencieuse et c'est la guerre. La guerre dont on n'a jamais vécu la sanglante frénésie nous tombe dessus. Des cataractes de bombes se succèdent et la maison s'écroule, une fois, deux fois, des dizaines de fois. On a la tête qui éclate. On est une morte à répétition. À chaque tir, salve, sifflement, déflagration nouvelle on est touchée au ventre. L'esprit se désintègre. Le cœur agonise. On ne ressent même plus la nostalgie de l'accord.

L'accord est un disparu. On se perd à sa recherche.

Il paraît qu'on a tout manqué. Le feu d'artifice de cette nuit à Venise est le plus extraordinaire de tous ceux qu'a pu voir l'homme des vagues, à Genève, à Paris et même à Los Angeles, c'est tout dire. Bref, on a eu bien tort de le laisser tomber. Il a raison, d'un point de vue sensé. Nous, sans accord, on n'y voit pas clair. On ne se guide plus sur le point fixe du moi séparément de l'autre.

L'accord est un disparu. On se perd à sa recherche.

Si on a connu l'envers du feu d'artifice, dont l'art colossal de séduction défie le gouffre où tout va s'éteindre, on n'est pas mariée avec l'extinction de l'aventure. Dès le lendemain on repart, vagues et vent, à la découverte de la ville connue par cœur, où le souffle de l'étonnement va se ranimer, peut-être, pour donner de l'air et du mouvement.

Après une escale dans un petit restaurant qui sert à midi toutes sortes de hors-d'œuvre sur du pain grillé on se balade sans but aucun dans un labyrinthe de ruelles et canaux, derrière la gare maritime, un quartier qui semble mort, surtout à cette heure. Chaleur de plomb. On aperçoit, de l'autre côté d'un pont de pierre, arqué à la vénitienne, un café dont la vitrine annonce, à l'arrière, un jardin ombragé. Le rêve!

C'est oublier que l'accord  
Est notre dérive sans repos  
À la rencontre d'un présent  
Qui échappe à l'un et l'autre.

À mi-hauteur du pont, où on va croiser deux personnages en grande conversation bougonne, un gras, un maigre, à la figure d'incurables râleurs, on a l'oreille attirée par un sauvage bruissement d'ailes.

Aussitôt quatre paires d'yeux se rivent sur le spectacle que donne à voir un grand goéland. Il a réussi à planter ses griffes dans le dos d'un pigeon, qui se débat convulsivement. Les violents coups de bec n'ayant pas raison de toute opposition, le goéland emporte sa proie pantelante dans les airs et visant le centre du canal s'y précipite. Pendant deux interminables minutes il maintient sous l'eau le pigeon. La proie sursaute encore. Puis frémit vaguement d'un bout d'aile, qui pointe en surface. Enfin ne bouge plus. Le goéland lâche l'oiseau mort qui disparaît dans l'eau glauque, où les cercles liquides s'élargissent paisiblement. Plus rien ne se passe. Le féroce s'est posé tranquillement au bord du canal. Il attend. Il sait que le corps va remonter. C'est à ce moment qu'il pourra s'en gaver. Et en effet, dès que le pigeon réapparaît, avec son cou moiré qui luit au soleil et ses plumes bleutées déchirées dans le dos, le festin du goéland commence : une danse cruelle. Pour creuser un trou dans la chair rosâtre et en arracher des lambeaux, qu'il dévore, le goéland joue à la fois de son bec fouilleur, de ses pattes qui s'agrippent et de ses grandes ailes ouvertes qui le maintiennent en suspens, évitant que son poids ne fasse trop s'enfoncer la proie.

Cette danse cruelle est une merveille d'astuce et de précision. Éprouvante à observer. Du moins pour nous, même si on accepte qu'entre pigeon et goéland il n'y ait pas d'autre loi que la loi du mieux armé pour la survie.

Du côté des deux râleurs aucune angoisse à signaler. Ils ont cessé de bougonner et se repaissent de la danse cruelle. On est en train de quitter la scène de dépeçage, quand les deux supporters de la voracité se mettent à donner de la voix pour soutenir leur champion. Ne risque-t-il pas de se fatiguer et de délaïsser sa proie avant d'avoir englouti tout ce qu'il peut en tirer de chair délicate? Quel dégoût! On n'a plus aucune envie de rester dans le coin, même au café avec jardin. Pourtant, au lieu de fuir, on reste paralysés de l'autre côté du pont. Le spectacle ayant cessé avec



l'envol du goéland, les deux râleurs aux visages hargneux agitent les bras et glapissent, traitant de tous les noms la sale bête, la connasse, la pute, la charogne qui a pas fini le travail.

Des plumes continuent de s'éparpiller au rythme des ronds sur l'eau. Le trou béant sur le cadavre qui flotte lentement à la dérive attire déjà les guêpes. Ça va puer, disent les deux râleurs, puer comme tous ces miséreux que les gouvernements sont incapables de laisser couler à pic avant qu'ils viennent nous pourrir la vie.

Suffocante, oui, la puanteur sans fin... De l'air! De l'air! De l'honneur quelque part! Un peu d'élan hors du tout à saisir, accaparer, jauger, mépriser, détruire, anéantir! Dans notre fuite alourdie de dégoût on rencontre une troupe juvénile de saltimbanques, en répétition. Festival de théâtre étudiant. Vu la chaleur étouffante sur les tréteaux, devant l'amphithéâtre en bois, les jeunes et leur metteur en scène, accompagné de deux enfants, les siens sans doute, ont déménagé sur une petite place ombragée à deux pas. Avec au centre un puits, désaffecté depuis que l'eau arrive dans les cuisines. On dirait plutôt une cour entre les maisons aux volets clos pour garder la fraîcheur. Une estrade a été montée, un coffre amené avec les costumes, un rideau noir tendu à l'arrière, où les personnages sont escamotés avant de s'élaner sur scène ou de disparaître dans la coulisse improvisée. Les spectateurs, il y en a trois à part nous, qui passaient là par hasard eux aussi, à moins que d'autres ne guignent ici ou là derrière leurs volets.

La pièce, dans l'esprit de Goldoni mais avec des costumes fantasques n'obéissant à aucune époque, tourne autour d'un fils et d'un père. Le fils fougueux va devoir résister à la loi des sous, étant amoureux d'une jeune fille qui n'a pas d'autre richesse que sa ferveur, sous la forme d'une foisonnante perruque d'un rouge éclatant. Le père, évidemment, met son bâton de commandement dans les roues qui sans lui rouleraient, on se plaît à le croire, dans un amoureux enchantement...

Le rusé calculateur qu'est le père veut donc faire épouser à son fils une renfrognée, dont le charme est précisément d'avoir des sous. Le père calcule qu'elle lui en fera gagner de plus en plus. Funèbre allure du grand calculateur : un long squelette en collants noirs, dont la tête grimée de blanc paraît sortir de la tombe. Les deux femmes, dans les premières scènes, apparaissent comme des pantins muets. L'une, vêtue de velours vert, serre ses poings de harpie au fond de ses poches et par instant les brandit vers la chevelure endiablée de l'autre, qui pirouette sur place et langoureusement grimace. Aucune des deux ne dit mot. On n'entend que les plaintes, supplications, vains arguments du fils et imparables raisonnements du grand calculateur.

Est-ce que la rousse va dépasser ses virevoltes et minauderies pour entrer au cœur de l'action et mettre son grain de sel dans cette patriarcale comédie, quitte à déchaîner la vengeance fielleuse de la dépitée aux poings serrés ? Est-ce que l'enflammée d'ardeur aura l'audace de véritablement bousculer le jeu ?

Ou est-ce que le pouvoir des sous triomphera, en elle aussi ?

On ne le saura pas. On transpire. On a soif. Nos vieux os peinent à nous maintenir debout, immobiles comme des sentinelles sans espoir d'être relevées. On reprend la marche. On trouve un bar. On s'installe à l'intérieur quasi nocturne, devant deux verres d'eau gazeuse, avec citron.

Plus tard, ayant flâné encore, on entre dans une galerie-musée des *Zattere* où il n'y a pas un chat. Devant son ordinateur une élégante à lunettes fumées ne lève pas le menton vers le couple des visiteurs. Dans une salle obscurcie passe en vidéo une reconstitution du *Sacre du Printemps*, dans la chorégraphie de Nijinski, en 1913. Plus d'un siècle après le scandale soulevé à Paris par l'imprévu de la musique, on est lancés, tous seuls sur un long canapé, dans les tourbillons, les tumultes, les débâcles...

Transfiguration!

Soudain la honte de l'horreur au fatal retour

N'entrave plus pour détruire l'envol inconnu.

La honte annonce l'autre monde, en création.

Sa création danse comme les esprits du vieil hiver et comme les ours au pas lourd. Sa création danse le printemps réveillé. Elle danse et plus rien n'interdit le délire d'amour, ni la légèreté de la pensée, ni l'accord plus fort que la mort. Du début à la fin on est renversés comme des montagnes qui se souviennent du chaos primordial et que soulève de terre la fluidité du roc, en fusion.

C'est ainsi qu'éperdus d'insaisissable accord, dont l'homme du feu n'est pas absent, la femme du vent et l'homme des vagues, quittant la galerie-musée, se retrouvent à léviter d'une ruelle à l'autre, dans cette ville où il semble que la femme plantée en terre ait peu d'espace où s'enraciner et pourtant grandit en beauté.

On dirait qu'à Venise tout devient matière à révélation. Par exemple le nom, sur la ligne du *vaporetto*, de l'arrêt le plus proche de l'appartement prêté par l'opulente amie désorientée par la femme du vent : une obscure qui ne se démène pas pour soutenir l'homme des vagues en son miroitement ou pour scintiller à son tour. L'arrêt est celui des *Zitelle*. Il s'agissait, à Venise, des jeunes filles orphelines auxquelles la ville donnait quelque instruction sur les tâches féminines, pour qu'elles échappent à un destin de marchandises des bas-fonds et puissent devenir de bonnes épouses, pauvres mais respectables. Ces temps-là sont révolus. Les orphelines vont désormais comme tout le monde à l'école, où se forment des individus autonomes. Fin de l'asservissement?

La femme du vent ne s'adapte pas

Aux lois du balancier qui oscille

Entre soumission et domination :

Autre est l'énigme de sa raison d'être.

On ne va pas quitter Venise sans s'être posés un bon moment à *San Marco*, où on a tant de fois vibré dans la musique heureuse. On comprend tout de suite que l'enchantement n'est pas au rendez-vous. Quel monde! Quel monde! On dirait que la place va exploser. Que l'écrin de la culture européenne est déjà vidé de sa dignité. On s'est arrêtés à l'ombre du campanile, perplexes. Les orchestres s'entendent à peine dans le brouhaha. On a bien envie de repartir illico. S'approchent deux personnages qui tranchent dans la foule claire ou bariolée sous la grosse chaleur. Deux jeunes vieillots, tout en noir, à coquillettes sous leur grand chapeau. Ils abordent en anglais l'homme des vagues, lui exclusivement, sans un regard pour la femme à ses côtés. Ils aimeraient demander un service. Mais d'abord il leur importe de s'assurer que l'homme à courte barbe grise et lunettes rondes est vraiment juif, comme ils le supposent. Juif, non, désolé de les décevoir, il ne l'est pas. Alors tant pis, disent-ils, nous allons chercher quelqu'un qui convienne pour nous prendre en photo. Et sans un mot de plus les deux têtes à coquillettes s'éloignent avec leur appareil ultrasophistiqué.

Il n'y a pas à le dissimuler : on est offensés. On se rappelle la tragédie d'un peuple entier qui a enduré d'être jugé inconvenant et que des esprits rationnels, froidement obsédés de supériorité et d'hypnotique pureté, ont éliminé en masse, jusqu'à saboter dans les consciences la frêle immensité d'être en vie. Nous voilà inconvenants à notre tour, pour ces deux fanatiques. On voudrait bien tourner la chose en fine blague... à la manière juive. On n'a sans doute pas assez souffert en masse pour y arriver. On est stupéfaits que l'offense nous perturbe aussi profondément. L'offense originelle de la séparation... Facile à déceler chez l'autre... Difficile à dépister dans notre propre vision...

Comment sauver l'accord  
Éveilleur d'un réel autre monde?  
On ne sait pas. On ne flirte plus  
Avec le bel ailleurs. Où aller?

Soudain la foule énorme sur la place n'est plus si contrariante. On accepte qu'à Saint-Marc et venant de partout sur la terre les vivants participent à un va-et-vient qui n'est pas à la hauteur des clairs paradis, ni des infernales frénésies. Nous aussi, au milieu de tout ce monde, on aspire à un plaisir qui étincelle par instant mais s'échappe ou manque désespérément. Voilà une table qui se libère, quelle aubaine! On s'assied l'un à côté de l'autre, en paix. Jusqu'à quand? Café. Liqueur. La mélancolie monte comme une marée sur les deux solitudes. On rejoint, dans notre lien de vieux mariés, la rumeur de la foule en étrange communauté dans la ville fragile comme un coquillage nacré d'éternité perdue. Tombe le crépuscule. Il est temps de reprendre le *vaporetto*.

À la station *Zitelle*, où il n'y a jamais un monde fou, il arrive qu'à l'amarrage, quand il s'agit de franchir le pas entre le bateau qui danse encore un peu et le ponton sur l'eau, pas très stable lui non plus, la femme du vent se sente prise d'un léger vertige et avance en vacillant. Parfois le marin de service l'ignore superbement. Parfois se tend une main secourable, non pas professionnelle mais d'une noblesse élémentaire, sans calcul et sans prix. Alors le marin, un homme ou une femme, car des femmes aussi bien que des hommes font ce rude travail à Venise, le marin qui a retiré le gros gant indispensable pour manipuler les cordages, le marin, homme ou femme, nous prend le bras et avec une esquisse de sourire ou un regard sans jugement sur la petite dame pas bien solide, qui risque de perdre le fier équilibre de rigueur dans une civilisation performante, nous aide à passer. Passer! Dans un éclair on se souvient de l'autre sens du mot. On dit : *Grazie!* Car on remercie, en italien, pour les grâces...

Ah! si seulement ces grâces humaines  
Qui aèrent d'obscur et fugitive lumière  
Pouvaient nous accompagner  
Au moment de passer



# Rivière et fumée





On ne sait pas quel vent nous pousse à entraîner l'homme des vagues, un samedi après-midi, aux *Pertes de la Valsérine*, à Bellegarde, dans l'Ain, en France voisine. Il y a une éternité qu'on n'a pas revu, tous les deux, le site naturel où la rivière raconte une histoire : une histoire de disparition.

Il était une fois une rivière.  
Une rivière qui suivait aisément son cours.  
Soudain... Plus de rivière.  
Elle s'est perdue en profondeur.  
Parcours pétrifié. Plus aucune eau en vue.  
Seulement du roc à la surface.  
Grisaille minérale. Mort de la fraîcheur.  
Et plus bas la rivière, ayant longuement disparu  
Dans le labyrinthe qu'elle-même a creusé  
Resurgit.

On n'a pas pris de carte, pas consulté internet, pas allumé le guidage électronique dans la voiture. On aime mieux écouter le *King Arthur* de Purcell. Arrive le *Chorus of Cold People*. On est dans la cadence... la cadence... la commune impulsion. Pourtant le conducteur a suivi la route la plus longue, évitant de passer devant la forêt où l'homme du feu a travaillé. La mort l'a fauché, lui et l'atelier. On écoute chanter le *Peuple du Froid*, que la cadence insaisissable a réveillé... Fin du premier CD. L'amour qui réchauffe s'est tu. D'ailleurs on arrive à Bellegarde. L'homme au volant, comme d'habitude, prétend tout savoir par lui-même et lui seul. Il est sûr de connaître la direction à prendre. Il tourne brusquement à droite, avant l'agglomération proprement dite et l'espoir de poteaux indicateurs. La voiture grimpe et tourne et tourne encore dans un enchevêtrement de petites rues aux maisons fatiguées. La passagère se crispe et marmonne.

*Le conducteur et Molière* : Tu murmures entre tes dents ?

*La passagère et le valet de l'Avare* : Je parle à mon bonnet.

*Le conducteur* : Traite-moi de maudit vieillard, si tu l'oses !

*La passagère* : Je n'ose pas, pour le moment... Mais arrête-toi. Voilà quelqu'un du coin. On va se renseigner.

*La passagère* : Bonjour Madame. On s'est plus ou moins égarés. On cherche les *Pertes de la Valserine*...

*La dame* : Vous n'êtes pas loin, mais depuis ce quartier, à l'écart de la route principale, c'est un peu compliqué, en effet.

La dame pose son sac à provisions. Elle explique et ses gestes tracent un plan dans les airs. Elle dit comment il faut descendre, tourner ici, remonter là, prendre la *Route du Gaz* etc. etc.

*La dame* : Puis vous trouvez le parking. Ensuite il faut marcher. Disons une demi-heure pour arriver en bas, au niveau de la rivière. C'est raide. Quand on n'est pas tout jeune ou alors bien entraîné, gare aux genoux ! Mais ça vaut la peine, vous verrez.

*Le conducteur* : Vous êtes bien aimable. Merci à vous. C'est comme si on y était ! Au revoir Madame !

*La dame* : Au revoir. Bonne balade. Passez entre les gouttes !

La dame a raison. Le ciel n'est pas au beau fixe. La voiture s'éloigne déjà. La dame qui a repris son sac d'où émerge une baguette et une gerbe de poireaux nous envoie un petit signe de sa main libre, tout guilleret, auquel on répond comme deux oiseaux en cage soulevant une aile qu'ils ne vont pas tarder à ouvrir, on l'espère, en s'évadant de leur cocon mobile.

*La passagère* : Tu es sûr de l'itinéraire ? Moi, à part la *Route du Gaz*, j'ai déjà tout oublié.

*Le conducteur* : Ne t'en fais pas. Ça gaze dans ma tête à moi !

La descente à pied sur la falaise boisée n'est pas de tout repos mais on ne lambine pas. On va jusqu'à se lancer dans un raccourci.

On se tient la main pour ne pas tomber.  
À travers les branches brefs éclairs  
D'une cascade sur la falaise d'en face.

L'homme des vagues rappelle que les eaux, après la dernière époque glaciaire, recouvraient la région et qu'elles ont creusé pendant des millénaires le présent relief, où leur voyage continue de forer la roche. La femme du vent se souvient que la Valserine, la rivière pas encore aperçue, naît du côté de la Faucille, une éminence du Jura, à la silhouette de croissant de lune.

On bondit sur les derniers mètres de pente boisée. Nous voilà sur une grande prairie bosselée, où fleurissent pâquerettes et pissenlits. On s'approche des eaux : elles n'ont rien de sauvage à cet endroit. Une retenue les transforme en un large réservoir, qui n'alimente plus que le calme. Les vestiges d'une usine électrique le rendent un peu moins charmant, mais propice à la détente sans prétention. Quelques familles sont installées pour faire la sieste après le pique-nique. Des ballons roulent. Des enfants se poursuivent en criant. Des jeunes ont apporté une radio et chantent avec la chanteuse, qui chante avec passion. Deux chiens gambadent à l'aventure. Des gamines ont chipé un rouleau de papier WC et s'amusent à transformer l'écrêteau *Pêche interdite* en fantôme. Une rêveuse est assise à l'écart et contemple les cercles des petits cailloux qu'elle jette. Plus haut la cascade précipite sa blancheur parmi les arbustes qui grimpent à la falaise comme des acrobates. Le ciel s'est dégagé. Une libellule zigzague sur l'eau qui étincelle. On a du mal à imaginer que cette intensité limpide puisse provenir d'un engouffrement dans le roc le plus hostile...

Il faut aller voir pour le croire, donc remonter le cours de l'eau, comme la mémoire le cours de la vie et la pensée le cours de l'expérience où sévit le *Cold Genius*, le Génie du Froid, et où l'énigmatique amour fait fondre d'illuminant plaisir les corps de retour à l'insaisissable.

Dans l'obscurité du bois de feuillus abondants et vigoureux qui succèdent au pré animé viennent dans notre direction trois jeunes enfants gaiement habillés de couleurs légères et derrière eux... On ne comprend pas tout de suite qui peuvent être ces deux grandes ombres... On est surpris par deux hautes statues qui s'avancent comme sur une voie sacrée, dissimulées sous le vêtement noir qui les recouvre à l'exception des yeux, qu'elles détournent. L'homme qui marche à quelque distance, très grand lui aussi et portant barbe de grand apparat, regarde ailleurs. Que font ici ces personnages aux trois enfants si gracieux? Ils se promènent. Ils explorent. Comme nous. Mais on dirait trois morts qui dirigent bien droit les trois vivants qu'ils ont eux-mêmes été dans leur enfance. On entend les eaux torrentueuses. Aucune fissure ne nous laisse entrevoir leur clarté mobile. Le chemin sombre en devient sinistre, hanté par la non-rencontre qui vient d'avoir lieu. On n'a pourtant rien à en dire qui vaille la peine de parler. Depuis le début de cette équipée qui se poursuit dans la lecture des paysages et leur écriture intérieure on a compris qu'on marchait au-delà des décors, des commentaires, des masques immuables ou agités. Angoisse. On approche de quatre murs en ruines : un ancien refuge. Il rappelle le temps où contrebandiers et gendarmes se faisaient la guerre par ici. Un peu plus loin la forêt moins dense laisse revoir la lumière. On progresse dans sa direction. Après la traversée de l'obscur tout à coup la lumière...

La lumière se déverse en triomphe  
Sur le chemin qui hors du bois mène directement  
À la rivière. Mais elle coule inaccessible. *On ne la voit pas.*  
Elle s'est enfoncée jusqu'à disparaître dans le labyrinthe  
Calcaire qu'elle a creusé dans son élan de naturelle foreuse.  
Les bêtes assoiffées ne peuvent plus rejoindre son flux  
Emprisonné tout en bas dans l'opacité de la pierre.  
Le labyrinthe à présent la domine de sa haute grisaille.  
Un labyrinthe impitoyable de sécheresse, d'hostilité  
D'impuissance à frémir de vie.

Le cheminement minéral est pourtant d'une beauté fascinante. Il envoûte avec ses marmites de géants, creusées par des pierres brassées par les tourbillons disparus qui ont tourmenté la surface et foré les parois vertigineuses. Troublés on découvre à quel point ce spectacle s'apparente à l'univers matériel et mental de notre époque au tournoiement formidable, qui abolit la pensée au profit d'une avidité d'ogre et d'une frénésie de sorcière. On a sous les yeux comme le plan naturel de la ville hors-sol, partout reproduite là où se brassent les affaires du monde. Absente du colossal décor, la précaire énigme d'être en vie demeure vaguement de passage dans les profondeurs et reste enfouie sous la masse en cynique pétrification. De même la rivière perdue. On doit se pencher pour entrevoir ici ou là sa présence au fond du labyrinthe, où elle semble en léthargie. On passe aisément d'une pierre à l'autre mais c'est l'esprit qui trébuche. On en vient à désirer la mort de cette eau en souffrance, la fin de ce tragique espoir de libre jaillissement, le grand soulagement de rester de pierre comme le *Peuple du Froid* au lieu de continuer à vivre. Par endroits il n'y a plus que le gouffre de pierre où l'eau se dérobe complètement à la vue.

Et pourtant la rivière avance !  
Tout en bas elle avance en inaperçue.  
Elle dépasse la contrainte des hauteurs.  
Les hauteurs écrasantes qu'elle a façonnées.  
Les hauteurs qui la jettent dans leurs oubliettes.  
Elle avance plus loin que le désir  
De s'étaler à l'aise en surface.

La rivière avance comme un corps unique, dont chaque goutte résiste en invisible à l'anéantissante épaisseur qui la domine. Sous le roc elle se perd. Elle ouvre la fissure du renouvellement. La rivière n'est pas née d'hier. Elle n'attend pas le lendemain pour descendre à la mer. Par vertigineuse énigme elle est unie à l'origine, à la jonction et à la disparition, l'ultime étape d'où renaissent les émerveillants nuages, créateurs de rivières.

Par une découverte aussi inattendue que bouleversante de signification surgit alors dans la mémoire en travail l'antique poème mésopotamien, vieux de plus de trois mille ans, qui raconte le voyage de la déesse Inanna en enfer...

Pour accomplir les rites de la mort  
Qui en libérant des pouvoirs  
Divinisés dépasse la peur.

L'homme des vagues avait acheté ce livre de poche il y a des années. Il s'agit d'une traduction anglaise, par une fine lettrée, publiée en 1971 dans les *penguin classics*. On a récemment découvert ce vieux trésor en époussetant un rayon de bibliothèque. Lâchant le torchon à poussière on s'est plongée dans la lecture des introductions puis des traductions de poèmes déchiffrés sur des tablettes sauvées de la destruction. Or le poème d'*Inanna's Journey to Hell* touche au cœur de notre entreprise personnelle, insérée dans une tout autre culture, mais non sans parenté poétique :

Comment retrouver au fond  
Du désespérant labyrinthe  
Le frémissement d'une présence  
Perceptible à grand peine  
Depuis la surface et en voyage  
Vers un vivant déploiement  
De la conscience ?

En écrivant l'histoire d'une promenade aux *Pertes de la Valsérine*, on commence à entrevoir un lien entre la réalité du paysage, propice à l'étonnement, notre expérience intensément vécue, et le lointain récit liturgique, connu de tous les Babyloniens et tombé dans l'oubli. Ou réservé à quelques savants que plus personne désormais ne prend au sérieux, en bref complètement effacé du monde actuel, pourtant confronté comme jamais à la présence du gouffre qu'il veut fuir.

La déesse Inanna prend la route dont aucun voyageur ne revient. Elle marche vers le gouffre. Rien ne dit qu'elle pourra ressortir à la lumière et à l'air libre. Car pour pénétrer dans le gouffre, elle doit d'abord accepter de perdre sa divinité...

*Cette femme a quitté la terre et le ciel  
Et elle est descendue dans le gouffre  
Le pouvoir et les titres elle les a quittés  
Elle est descendue dans le gouffre*

À notre tour on est laissée pour morte dans le gouffre où toute royauté se perd, où la divinité de la parole se meurt, où les étincellements de l'amour disparaissent à la vue. L'action nous échappe. L'indifférence nous fuit. On vacille, impuissante, dans le grand tournis qui donne aux uns des lumières meurtrières et aux autres le naufrage de la nuit constellée.

Reste à vif l'instinct de liberté :  
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a été foudroyée  
Au point de choisir la perte des dominations  
Plutôt que l'aveuglement.

Au crépuscule de notre vie aussi bien qu'à l'origine des pages écrites et disparues comme nuages on revient toujours à l'instant où on a été expulsée non du ventre maternel mais des hauteurs de l'entendement. On n'était pas l'unique dans cette naissance du *on ne sait pas*. Il y avait l'homme du feu, l'homme des vagues et entre nous le chœur de toutes les solitudes.

Homme du feu ou des vagues, pourquoi faut-il un homme à cette femme du vent, qui ne désire plus rien de saisissable? Et ces deux hommes, pourquoi n'ont-ils pas pu vivre sans être fissurés par la femme du vent? Pourquoi?

À l'époque où les femmes plantées en terre enfin s'activent  
Avec audace, perspicacité, brio en tout domaine pour sortir  
Du mutisme imposé et combattre les servitudes  
On s'abandonne, exilée, au silence d'avant le verbe.  
On se détourne de l'homme des vagues quand par le ressac  
Des mots il veut éteindre en nous l'homme du feu.  
On se détache de l'homme du feu quand il veut dominer  
Comme un soleil barbare la lunaire effervescence  
De l'homme des vagues en nous qui s'accorde à la nuit.  
Par le silence on se soustrait à la prêtresse en nous qui veut  
Lever les bras au ciel et faire pleuvoir sur la terre les étoiles.  
On quitte la surface où tourbillonne l'incessant bruissement  
Des paroles et où les images en rafales opacifient la vision.  
On n'est pas privée, comme tant d'autres, de notre voix  
Mais on la laisse agir, profonde, en gardant la cadence  
Intime à la rencontre de la commune disparition.  
On ressemble à toutes les vies silencieuses qui ont usé la roche.  
Comme tant d'autres on a enduré entre deux rives séparées  
La dureté de la pierre et la patience du lent ravinement.  
Comme tant d'autres on a foré le vide où peut-être  
Frémit hors de vue le murmure encore d'une errance.

Après les révélations des *Pertes de la Valsérine*, l'homme des vagues ne songe plus, pour rentrer, à éviter l'itinéraire qui nous rappellera l'homme du feu. C'est à peine s'il s'aperçoit que la voiture file le long du grand champ bordant la forêt où l'atelier n'est plus. Quant à la femme du vent, qui a l'air assoupi, elle vient d'entrer dans un paisible éclair : le jaune radieux du champ, planté cette année-là de colza. Le jaune dense et abondant de milliers et milliers de fleurs illumine tout le paysage alentour et même le ciel, où la lumière décline.

Dans l'évidence de ce jaune, on se souvient alors d'un épisode si profondément enfoui dans l'oubli qu'il paraît émerger de la mort, en vrombissant. Car on se retrouve encore à l'intérieur d'une



voiture : la petite Morris d'après-guerre, filant sur le bout de route descendant d'un virage à l'autre vers Bellegarde. Mais oui ! Sur cette route-là, précisément ! À l'aller on était trop occupée par la recherche du bon endroit où bifurquer pour s'abandonner au vide mental propice à la mémoire non maîtrisable. Maintenant que le lieu visible s'est éloigné d'une quinzaine de kilomètres, voilà qu'il nous rejoint à travers un autre pare-brise : celui de la modeste voiture anglaise, avec à son bord quatre défunts réapparus et une petite fille vivante, quoique vieille à présent comme la falaise usée par la rivière en disparition.

Est-ce qu'on allait visiter, peut-être, un site des environs, ou pique-niquer sur une prairie au bord du Rhône, ou monter sur les hauts du Jura pour s'y promener au bon air et admirer la vue ? Pas moyen de s'en souvenir. Rien n'apparaît avec netteté qu'un seul bref instant. On revoit l'intérieur de la petite Morris, alors que sa forme extérieure et même la couleur de sa carrosserie nous échappent. On retrouve avec exactitude le passage dans un certain virage sur la pente boisée aux environs de Bellegarde, mais rien de plus. Qu'est-ce qui vaut à cet instant-là et à lui seul, sauvé du passé brumeux, de remonter à la conscience pour naître à une fulgurance aussi pacifiquement lumineuse que le jaune du grand champ qu'on vient de laisser derrière nous ?

D'abord reviennent à notre rencontre les lointains voyageurs à bord de la petite Morris. Notre père a longuement économisé pour enfin se mettre au volant et prendre dans sa propre voiture la route du progrès. Auparavant la voiture de Paul, d'un meilleur standing, nous emmenait ensemble en excursion. C'est maintenant au tour de la petite Morris de partager cet honneur. Le rôle de conducteur revient donc au père, et la petite fille a le plaisir de se tenir à l'avant, avec les deux hommes qui disposent de la vue la plus large. Elle n'est pas confortablement assise, non, mais se tient à califourchon sur une des longues jambes de Paul, qui fume. À l'arrière Pauline et notre mère s'entretiennent en sourdine. Le bruit

du moteur empêche de comprendre de quoi elles parlent. Ces messieurs de l'avant ont leur propre conversation. Autre époque, bien entendu. Pas de ceintures de sécurité. Pas de claire conscience des méfaits du tabac ni de la pollution par les gaz d'échappement. Pas de déroutant questionnement sur la société imposant non seulement des rôles, hiérarchies et séparations mais une confuse méfiance envers le fluctuant génie de vivre, jugé inférieur en comparaison du solide génie technicien, maître de l'avenir.

Par leur foi dans l'ingénieuse maîtrise Paul et notre père, l'un cadre aux Services Industriels du canton, l'autre enseignant la mécanique de précision à l'École des Arts et Métiers, sont les fidèles serviteurs du puissant éclairer du monde moderne, aux prodigieux pouvoirs d'invention. Les soutient sur cette voie individualiste et massivement suivie l'intelligent pragmatisme de leurs épouses, appréciant les progrès du confort.

Il n'empêche que le génie obscurément vivant résiste à ce beau programme à l'intérieur même de la petite Morris, lancée sans excès de vitesse sur la route du clair avenir. En vérité cet autre génie humain est à l'origine de l'amitié fidèle des père et mère avec Paul et Pauline. Il s'est déployé, ce génie-là, non pas dans les capacités, qualités et visées communes, ni dans la grandeur d'un indéniable accomplissement mais, pour chacun des deux couples, dans l'épreuve d'une insurmontable perplexité.

Paul et Pauline ont eu un fils, mort à vingt ans. Tout enfant, il a commencé à ressentir de temps à autre des vertiges allant jusqu'à la perte de conscience. Les médecins ont découvert une tumeur au cerveau, impossible à opérer en ce temps-là. Science et médecine n'ont pas encore les moyens de retarder l'issue fatale. Seulement de prévoir que le couperet va tomber dans l'épanouissement de la pleine jeunesse. Or ce fils condamné par une anomalie de la nature se montre le plus ardent des fils, dégourdi, plein d'astuce et généreux, d'une effervescente gaité et

même facétieux en diable alors même qu'il pressent la détresse des siens, devine la gravité de son état et s'angoisse de la prochaine crise, qui va l'épuiser comme une pauvre bête à demi-assommée. Ni avant ni après l'ultime effondrement du fils doué pour pétiller dans la nuit comme un feu de joie sous l'indifférent fourmillement des mondes, jamais, ni pour Paul ni pour Pauline, le lent déchirement du deuil n'a été réparé.

Comment accepter d'avoir donné vie  
À un être unique et irremplaçable  
Pour devoir perdre tout espoir  
De le libérer du malheur ?

Moins définitivement tragique a été l'épreuve de nos père et mère. Ils espèrent depuis des années un enfant et finalement ne comptent plus être exaucés. Pourtant le bonheur s'annonce. Le bonheur ? La mère n'étant plus très jeune, la petite fille mise au monde ne pèse pas lourd. Le chef de clinique à la Maternité ordonne une injection fortifiante. L'infirmière s'apprête à piquer... Le médecin-chef lui reproche, cassant, de ne pas agir avec assez de célérité. Il lui arrache des mains la seringue et impatientement l'enfile dans les chairs. On imagine la hurlante révolte de la nouvellement née et déjà agressée. Pour son bien ? Le progrès escompté se révèle désastreux : dans son arrogante démonstration de supérieure efficacité, le médecin-chef s'est grossièrement trompé. Il fallait une intraveineuse. Il a piqué en bas du dos dans la musculature et abîmé, par brûlure, d'abord impossible à déceler, le corps du bébé. Le grand bonheur des père et mère s'obscurcit. Surtout quand ils en appellent, accablés par les mensonges, louvoiements et falsifications, à la justice, qui les regarde de haut.

Comment dépasser le glacial  
Enfer de la désespérance  
Là où brille l'exercice  
De la domination ?

Ainsi, les uns par leur fils et les autres par leur fille, les quatre amis rassemblés à bord de la petite Morris ont-ils rencontré chacun et chacune leur propre misère humaine dans la fatalité de l'injustice imposée par la nature ou par la société.

Ils ne trouvent pas de réelles consolations dans les promesses religieuses : leur âme ne chante plus à l'unisson des cantiques. Mais ils croient encore, pour eux-mêmes, aux vertus de la raison, disciplinant l'instinct et dirigeant l'esprit. Les cicatrices ne s'effacent pas pour autant de la chair, ni du cœur. L'âme angoissée se met à vibrer parfois hors de raison...

Quand le père hanté de solitude sort son violon.  
Quand Pauline sans allumer les lampes  
Alors que la nuit s'épaissit ouvre son piano.  
Quand dans l'une ou l'autre maison le tourne-disque  
Laisse grandir des accords qui font monter les larmes  
Au bord des yeux perdus d'intime détresse  
Et de jubilante communion.

Dans la petite Morris remontée à la mémoire pour à nouveau descendre vers Bellegarde, seule résonne la musique de la paisible entente. Elle éclaire avec une si étonnante confiance que la petite fille se sent légère comme une aile transparente, irisée de soleil.

Survient un imperceptible incident qui pourrait tout gâcher, si la petite fille jetait les hauts cris... avec raison. Mais non. Elle ne dira rien. Or qu'est-ce qui se passe en réalité dans la petite Morris pour qu'on revoie si nettement la scène ensevelie durant tant d'années et révélant à présent seulement sa portée?

Paul vient d'entrouvrir la vitre pour lancer sur l'asphalte sa cigarette consumée. Personne ne s'aperçoit qu'un bref coup de vent la rejette à l'intérieur, avec un soupçon de braise à son bout. La vitre est déjà remontée quand la petite fille ressent un bizarre

picotement sur sa cuisse. Le mégot a transpercé sa jupe plissée avant de tomber au sol. La petite fille aperçoit le trou, tout rond, que la braise a ouvert dans le tissu impeccable, d'où monte une minime fumée. Vite, vite et sans piper mot, quasi inconsciemment, sans chercher à fixer l'attention sur elle ni à se rendre importante, comme il lui arrive souvent d'en avoir envie et de s'y efforcer, la voilà au contraire qui frappe de la main sa jupe et sans se faire remarquer disperse la minime fumée.

Ouf! Pas d'histoires dans l'amicale petite Morris. Les grandes personnes n'auront pas à argumenter pour blâmer Paul ou le défendre, ni à se désoler du trou dans le beau lainage écossais, ni à freiner et stopper la course, en exigeant que la petite fille quitte une place peu rassurante à l'avant et vienne s'installer à l'arrière pour plus de sécurité.

Mais est-ce qu'elle a réfléchi à tout ça, la petite fille, quand elle a fait disparaître, en même temps que la minime fumée, sa chance d'être prise au sérieux en alertant la compagnie sur la péripétie de la braise vagabonde?

Non. Elle a agi hors de tout profit.  
Hors du profit pour elle-même.  
Hors du profit pour les autres.  
Elle a agi par libre impulsion  
Sans une ombre de calcul.  
Elle a agi dans la cadence  
De l'autre monde en création.

Car la petite Morris ne véhicule pas uniquement, ce jour-là, l'intelligence de l'adaptation, qui roule dans le sens de l'Histoire. La petite Morris est l'habitable du libre élan, vulnérable, amical, indomptablement humain et inspirant, dans l'atmosphère d'indicible confiance, un geste inaperçu, à rebours du monde où le cerveau est le maître, le puissant maître.

Petite fille, dans la petite Morris où le quatuor des grandes personnes partage un bonheur sans éclat ni triomphe mais enraciné dans l'épreuve de vivre, on a ressenti la présence du paradis sur terre, étrangement simple, insaisissable.

On a connu, bien sûr, des échappées plus merveilleuses, plus sensuellement flamboyantes, plus délirantes. On n'a pas de mal à s'en souvenir. Mais dans cette première et si peu spectaculaire ouverture sur l'autre monde, soustrait à la volonté propre...

Il nous semble au déclin de notre vie  
Émerger de la mort et disparaître au loin  
Comme un oiseau perdu dans la haute mer  
Qui se donne au vertige de ne plus rien savoir

Quel voyage! On s'est éloignée des invincibles en tous genres, qui ont conquis la vue large, à l'avant du monde, sur la route minée comme en temps de guerre. On n'est pas une prudente non plus, repliée à l'arrière, portes verrouillées, surveillant ce qui se passe sur les bas-côtés. Aucun rôle ne nous définit. D'où vient l'obscur lueur, solitaire et commune, qui nous travaille au corps?

On se souvient des vacances d'été en montagne. Notre père aime voir le pays depuis les sommets, dont il sait tous les noms. Notre mère préfère rester au chalet, à développer les idées qu'elle expose dans sa correspondance avec de multiples amies, partageant ses vues. La grande fille, pour sa santé, doit marcher avec le père. C'est raisonnable. Elle n'a pas le choix. Elle ne dit rien. Elle enrage. Il arrive pourtant que sur la montée épuisante, lassante à mourir d'ennui, surgisse ici ou là le trésor de l'inattendu. Un caillou bat le tambour sur le roc et bondit encore quand il ne bouge plus : l'écho lui rend la vie! Alors on donne de la voix et tout le paysage répond. Les murailles de granit ne sont plus si

colossales, les pentes si raides, les pierriers si moroses, les arbres si rabougris, les hauteurs si cruellement dénudées. Oh! L'écho! On est comme amplifiée par notre voix qui n'est plus la nôtre uniquement mais celle des lointains, éveillés pour un instant et nous éveillant à une aventure inconnue. Mais le père ne patiente pas. Déjà il gravit le sentier escarpé, vire plus haut, s'éclipse. Dans les deux trois minutes où on ose rester immobile, avant de s'essouffler à le rejoindre, on ne lance plus aucun appel. Agrandie par l'écho qui nous a reliée aux parois d'ombre noire et de lumière abrupte, sous le bleu où fuient de légers nuages, on dépasse l'enfer des séparations. Dans le silence où se prolonge la vibration de l'écho en extinction s'anime la voie non tracée... Elle ne grimpe pas dans la sueur vers les cimes. Elle ne fuit pas la peur des précipices. Elle ne dirige pas. Elle rencontre à l'improviste, au cours de la vie harassante, à plat, en montée, en descente, en élan, en alarme, en souffrance, en joie, en agonie, la réalité d'une rivière invisible et d'une minime fumée dérobée à la vue. Rivière et fumée disent en confiance et désespoir la vie allégée des dominations : la fissure de l'autre monde, fissuré de liberté.

C'est elle c'est la fissure  
C'est la terre hors d'emprise  
Que le jaune solaire  
Comme l'accord de mille  
Trompettes sous la falaise  
Du ciel vient saluer  
Avec le coup de vent  
La braise inopinée l'accroc  
Dans la belle jupe  
Et l'insaisissable atelier  
De la mémoire  
La vie cachée des eaux  
À la dérive  
Creusant l'issue





# Volcanique échappée



On ne sait pas quels étincellements vont encore venir à notre rencontre. Et s'il n'y en avait plus? Si l'autre monde se perdait dans le fracas parleur, nous écrasant de son mortel ressac?

On cherche pourtant une échappée en racontant l'histoire qui nous a tant fait rire, de bon cœur, il y a plus de quarante ans. Qui l'entendait pour la première fois, un verre à la main, dans le salon tranquille qui avait été le théâtre de l'évènement, ne manquait pas de s'esclaffer à son tour, car il y a vraiment du comique dans cette histoire de mort.

Au commencement : un coup de sonnette. Inattendu ce vendredi soir où on vient de rentrer, homme des vagues et femme du vent, père et mère encore jeunes mais en danger d'assagissement à l'abri des vagues et du vent. On habite à l'époque, dans notre ville natale, un immeuble sans ascenseur, bâti entre les deux guerres. *Dring!* Curieux, on se retrouve tous les deux à la porte de notre appartement du quatrième. On ouvre.

Devant nous, un couple. Des voisins. Des Calabrais. Énormes l'un comme l'autre mais vigoureusement, sans aucune mollesse. Deux monuments, plutôt larges que grands, massifs, musculeux, à côté desquels on fait figure d'anémiques gringalets. Ces impressionnants monuments aux pectoraux ou aux seins prodigieux de vitalité, à la courte chevelure d'un noir si noir qu'il éclaire comme une surprenante auréole, semblent secoués par un tremblement de terre. On ne comprend pas ce qu'il leur arrive. On voit seulement qu'ils sont bouleversés. L'épouse a le visage rouge et gonflé. Elle sanglote bruyamment. L'époux nous implore d'un regard ténébreux. Il ne dit pas un mot. Il attend que son épouse ouvre la bouche et qu'elle lâche, dans un hurlement, le pourquoi de la détresse :

– *È morta la Mamma!*

La mère est morte. Sa fille le répète convulsivement entre les larmes qui ne tarissent pas. *È morta la Mamma! È morta la Mamma!* On fait entrer les deux ravagés. Ils sont trop ahurissants d'ampleur et on ne les connaît pas assez pour oser les prendre dans nos bras. On balbutie quelques condoléances qui résonnent comme un grelot dans une tornade. On les amène vers le canapé à l'ancienne, peu adapté à des corps aussi florissants de sculpturale opulence. Ils ont juste la place de s'y serrer. On se pose, ébranlés, au bord des deux fauteuils. Les monuments tentent enfin de s'expliquer. Vainement. On comprend seulement qu'ils viennent d'apprendre la nouvelle, par un téléphone de la famille, en Calabre. Le choc leur a fait perdre non seulement leur français mais aussi l'italien qu'on pourrait partager. Le peu qu'ils disent, ils le hoquent dans leur langue maternelle : un dialecte.

On apporte une bouteille de cognac. Ça va les aider à causer plus clairement. Ils sont originaires du bas de la botte italienne. Leur aînée, Carla, est l'amie de notre fille. Elles ont cinq ans toutes les deux. Carla, qu'on aime bien, est restée avec ses deux petites sœurs d'un an et demi, des jumelles grassouillettes, qu'il faut surveiller pour qu'elles ne démolissent rien et ne se tapent pas dessus. Dès que notre Aline, attirée par le tumulte mais restant prudemment à l'écart, comprend la situation, elle demande la permission d'aller tenir compagnie à Carla. On la sent soulagée d'échapper aux deux monuments de désespoir et à ses parents désemparés, qui ne font pas le poids.

Avec des rechutes de gros sanglots, de litaniques *È morta la Mamma!* et des retours de supplices dans un idiome pour nous indéchiffrable, les père et mère de Carla finissent par s'exprimer plus calmement, moitié en français, moitié en italien. Peu à peu on saisit ce qu'ils attendent de nous. De l'aide. Une aide urgente. Pour leur permettre de sauter dans un train en partance pour l'Italie. *La*

*Serafina*, sœur du mari, habite Lausanne et travaille le samedi. Dimanche à midi elle viendra chercher *le tre bambine*, les trois petites filles. Est-ce qu'on peut les prendre chez nous en attendant? Les monuments veulent partir tout de suite et n'ont trouvé personne pour les dépanner. En plus, la banque est fermée à cette heure. Ils n'ont pas tout ce qu'il faut en poche pour payer les billets Genève-Catanzaro. À l'époque, on est loin d'imaginer les futures facilités du crédit et le fourmillement sans faille des communications. En bref: est-ce qu'on peut leur avancer la somme qui leur manque?

Bien sûr, on va les aider. Mais est-ce qu'ils veulent vraiment partir ce soir même? Demain, à n'en pas douter, ils pourraient voyager beaucoup plus commodément, sans avoir à changer de train plusieurs fois. Pour les convaincre de patienter jusqu'au lendemain, on essaie de téléphoner à la gare. Trop tard. Le bureau des renseignements ne répond plus. Les deux monuments, le féminin, le masculin, parfaitement soudés dans une colossale obstination, ne sont aucunement troublés par les arguments des deux raisonnables. Ils remercient le ciel d'avoir de si bons voisins mais disent qu'après nous avoir confié les enfants, ils vont boucler une valise, filer à la gare, monter dans n'importe quel train qui part dans la bonne direction: l'Italie, la Calabre, la famille en deuil, les retrouvailles à la maison autour du corps de la *Mamma*, avant les obsèques, qui devraient avoir lieu lundi.

- Et si vous devez attendre des heures?
- Si le dernier train ne franchit même pas la frontière?
- Si vous êtes bloqués dans une ville où tout sera fermé?

Silence des deux monuments. Ils nous fixent. Ils s'étonnent de toute leur massive présence, dont les muscles puissants ou la poitrine crânement proéminente rayonnent d'un primordial aplomb. Est-il possible, dit leur mutisme, d'être aussi minces de corps et d'âme?

Les raisonnables sont déroutés. Un peu vexés. On a de bonnes intentions, n'est-ce pas ? Alors on insiste. On a l'idée de téléphoner à un ami grand voyageur, qui possède un horaire de toutes les lignes importantes en Europe. Il confirme : à cette heure-ci, depuis Genève, pas moyen d'attraper un train international de passage sous le Simplon. En connaisseur, il déconseille la gare de Brigue, sinistre à l'arrêt du dernier convoi de voyageurs qui se dépêcheront de rentrer chez eux, au chaud. Grelotter jusqu'au lever du jour sur un quai hostile, dans le vacarme des trains de marchandises qui seuls continueront de circuler... Alors que le Genève-Rome mène rapidement vers le Sud chaque matin... *Quelle absurdité, ma parole !*

On traduit. On répète, un peu ironiques mais sincèrement préoccupés, la dernière remarque : *Cosa assurda !* On veut agir en éclairés. On veut convaincre. On veut être sûrs que l'absurdité de la précipitation s'est plantée dans les têtes auréolées de noir, tant par la courte mais abondante chevelure aile de corbeaux que par la mort de la *Mamma*.

Les monuments restent immobiles et sourds, intérieurement projetés vers la terre originelle, au loin, où les rites funéraires vont devoir sauvegarder la continuité de la famille.

Dépassés dans nos raisonnements, pourtant d'un pragmatisme élémentaire, on sent bien que les endeuillés n'entrent pas plus confortablement dans nos explications que leurs corps plantureux sur notre canapé Louis-Philippe, tapissé de velours de Gênes à ramages. On l'a hérité d'une grand-tante autoritaire et squelettique, affichant quelque fantaisie dans son désir de décorum bourgeois. Dans les fauteuils assortis, autour de la table basse dont le design allège un peu l'ensemble, on finit par accepter, aidés par le cognac, auréolés à notre tour mais de perplexité, que les cerveaux rompus à l'argumentation ne soient d'aucun secours dans cette histoire...

Une histoire où la volcanique étincelle relie  
Les déroutants voisins à une immémoriale audace  
Qui va les faire exploser hors du salon paisible  
Hors de l'immeuble aux volets de bois peints en vert  
Comme ceux des fermes dans la campagne alentour.  
Hors du pays de l'exil pour le mieux-être  
Ou de l'habitude d'être parfaitement protégés.  
Hors des lumières pratiques et des plans réalistes.  
Hors du bien. Hors du mal.  
Hors de toute méthodique séparation  
Entre le comportement profitable et le délire.  
L'intime incandescence qui unit vie et mort  
A brisé tous les gonds qui verrouillent le monde  
Pour laisser la voie libre à l'élan du départ.

– Bon. Allez-y. On gardera les trois filles. Donnez-nous le numéro où joindre la *Signora Serafina*. Apportez les lits pliants, les chaises hautes, le parc pour les jumelles et la nourriture qui leur convient. Pour Carla, on a un matelas et tout le nécessaire.

Tant d'années plus tard, dans notre vieillesse à la mémoire soudain rajeunie, on se demande comment on n'a pas été d'emblée réceptifs à la volcanique étincelle qui tourmentait nos voisins, dans leur fureur à se jeter tête baissée en direction de la *Mamma* morte. Quel obstacle nous empêchait de voir clair, autrement dit de laisser les Calabrais répondre à leur libre instinct? Avec notre intelligence des réalités maîtrisables, on se protégeait de l'intempestive irradiation charnelle des deux monuments mal assis dans notre salon. Le soleil noir du deuil ne les rendait que plus érotiquement encombrants. Tout, en eux, dépassait les bornes! Or tout, dans notre propre culture, avec son goût du juste milieu, hostile à l'errance et l'illogisme, combattait ce dépassement! L'obscur flamboiement des deux corps à l'étroit sur notre canapé répondait à des profondeurs que nous n'étions pas capables de laisser d'emblée ni facilement dépasser l'entendement...

Comme une lave  
Reliant au péril  
De la source en feu

Voilà donc les deux monuments en route pour la Calabre, sans espoir de traverser le Simplon pour entrer en Italie cette nuit-là, mais déjà un peu moins exilés de la famille en pleurs. Restent les filles, qu'on installe dans la chambre habituellement occupée par l'enfant unique. Heureusement que l'appartement d'avant-guerre ne donne pas dans l'étriqué.

Au bout d'une heure à peine, on est épuisée. Aucun problème avec Carla, plantée dans l'existence comme une future *Mamma* à la prodigieuse vigueur et d'une patience immémoriale. Mais les jumelles ! Quels phénomènes que ces deux-là ! Elles ne cessent de geindre et de taper comme des batteuses en folie sur toute surface à leur portée. À peine le père d'Aline se montre-t-il à la porte de la chambre tapissée de joli papier peint de petites plumes orange volant sur un fond clair qu'elles se mettent à hurler. Qu'est-ce qu'il a de si terrible, cet homme qui leur sourit ?

Les lunettes ! On finit par comprendre qu'elles ont une peur panique de ce père trop mince, à lunettes. Est-ce qu'il ressemble au docteur qui fait mal avec sa seringue ?

Toujours est-il que l'homme à lunettes en profite pour se défilier. Il dit qu'il a une expérience sur le feu, au laboratoire. Il va faire un saut là-bas. Le temps de noter les derniers résultats. Il va revenir dès que possible, c'est promis.

Une expérience sur le feu... Quel feu ?  
L'amertume nous ferait tomber raide  
Si on avait le temps d'oublier que le feu  
On l'a aux trousses.



Les jumelles réclament leur pitance et en attendant se déchaînent avec une telle fureur que Carla elle-même, la tranquille et solide Carla, en est lassée. Aline s'est réfugiée dans son lit, avec son ours. Le père à lunettes se reconforte, lui, avec la science en marche, à distance des perturbations sans prestige.

En faisant chauffer la bouillie on se rappelle que les cris violents des jumelles ont servi d'écran pour dissimuler une boucherie en salle de bains... Les voisins calabrais ont en effet gagné, il y a un an, dans une foire de campagne, un porcelet vivant. Qu'ils ont saigné dans leur baignoire, puis soigneusement découpé, haché, mis en boudins et saucisses ou au sel dans un tonneau, gardé au frais sur leur balcon côté nord. Le voisinage avait tellement l'habitude des hurlées des jumelles que personne ne s'est douté de rien. Réussite exemplaire dans le ni vu ni connu ! Cependant Carla, à qui son monument de père avait promis le pire si elle soufflait mot de l'abattage, n'a pas pu s'empêcher de faire des confidences à son amie du quatrième...

Une fois la bouillie avalée et les alentours nettoyés des giclées frénétiques, on met les jumelles dans leur parc, après avoir changé leurs couches. On compte sur Carla, assistée par Aline, pour les occuper pacifiquement pendant qu'on retourne aux fourneaux avant d'installer les lits. Le répit n'est pas long. Aline a eu l'idée de leur prêter son ours. Catastrophe ! On entend les sanglots tandis que les deux furies s'arrachent l'ours et manquent le dépecer :

– *È mio ! È mio !*

Chacune le veut pour elle, pour elle toute seule, et comment surmonter ce délire possessif ? On s'est précipitée dans la chambre et on est toute tremblante. On ne sait pas comment délivrer l'ours et calmer le jeu jaloux. On n'en peut plus de ces deux terreurs qui continuent de crier, avec une insistance si féroce sur le *iiii* qu'on en perd la tête :

– È *miio!* È *miio!*

Carla seule fait montre de son étonnante placidité et trouve un autre jouet, plus brillant, plus coloré, pour détourner la rapacité des petites sœurs. L'ours est sauvé.

Quand l'homme à lunettes revient, peu avant minuit, tout est calme. Il glisse un œil dans la chambre d'enfant, dont on a laissé la porte ouverte. Il écoute les respirations paisibles. Il est ému. Il vient se fourrer au chaud sous le duvet. Il dit, dans un murmure :

– Alors, tout s'est bien passé?

– Oui, oui. Bonne nuit.

– Oh la la! Tu n'as pas gagné en douceur...

– Non, plutôt en solitude.

On n'a pas de souvenir précis du lendemain, le samedi. Les jumelles ont dû comprendre que l'homme à lunettes n'est pas leur pire ennemi et il a pu participer un peu à la tâche. Il a ri mais de moins en moins gaiement quand s'est réveillé le refrain possessif des dodues petites filles, prêtes à cogner pour agripper ce qui passe à portée de leur convoitise ou à brailler de dépit :

– È *mio!* È *mio!*

Carla, en gentil génie du nid familial, est seule à transformer cette paire de harpies miniature en gros bébés ronronnant dans ses bras ou riant de plaisir sous ses chatouillis. On n'a pas son charme débonnaire de petite maman. On reste tendue, exaspérée par ces accapareuses qui promettent de si beaux jours encore à la fièvre possessive. Quand arrivent la *Signora Serafina* et son mari vaudois, chauffeur de taxi, qui a pris congé pour emmener les trois filles, oh! la libération!

On demande des nouvelles des voyageurs...

- Ils sont bien arrivés... Mais quelle aventure... Si vous saviez...
- Ah bon! Qu'est-ce qui s'est passé?
- Pendant le voyage, rien de spécial. Mais là-bas... Ils avaient pu laisser un message, depuis Rome, aux voisins qui ont le téléphone. Pour dire à quelle heure, tard hier soir, quelqu'un de la famille devait venir les chercher à Catanzaro, pour les emmener au village. Et voilà qu'à l'arrêt du train, en pleine lumière sous une lampe, qui est-ce qu'ils voient sur le quai, à côté du frère aîné? *La Mamma!*
- Comment? *La Mamma* n'est pas morte?
- Non, elle n'est pas morte du tout. La morte, il y en a bien une, remarquez, mais ce n'est pas *la Mamma*. Quel choc pour les arrivants! Ils ont cru voir un fantôme. Ils ont failli tourner de l'œil. *La Mamma*, en si bonne forme qu'elle avait insisté pour accueillir à la gare *I Svizzerai*, comme elle appelle ses enfants installés en Suisse, la *Mamma* leur faisait de grands signes sur le quai de la gare, à Catanzaro. La réellement morte, déjà dans le cercueil pour les funérailles, c'était seulement une sœur de ma belle-sœur, qui en a trois autres et quatre frères.
- Un malentendu, alors. Mais comment est-ce possible?
- La sœur s'appelle Anna... La voix du frère aîné, au téléphone, depuis la Calabre, était toute faible entre les grésillements. C'est comme ça que ma belle-sœur à Genève a été complètement retournée. Elle a compris : *È morta Mamma*, quand il fallait entendre : *È morta l'Anna...*
- Incroyable... On imagine le choc, à la gare... Et puis l'émotion des retrouvailles... Sauf qu'il y a tout de même, au bout du voyage, une morte...
- Oui, mais ma belle-sœur ne se serait pas déplacée pour cette Anna, en entraînant mon frère. Il n'a même pas eu le temps d'avertir son patron, vous vous rendez compte! Il risque des représailles, sur le chantier. Tout ça pour cette sœur qui avait les yeux gris... Des yeux gris! Il ne fallait pas compter sur ces yeux bizarres pour consolider l'honneur de la famille. Personne n'a jamais su de qui elle les tenait, ces yeux de pas comme nous. Sûr qu'il ne va pas y avoir grand monde à son enterrement.

À peine les Calabrais ont-ils disparu, avec les trois filles et leurs bagages, qu'on oublie les yeux gris de la réellement morte et que le rire se déchaîne. Quelle histoire! Seule Aline, dans sa chambre désertée, ne s'amuse pas de la péripétie. On l'emmène chez des amis. Elle va pouvoir jouer avec leurs enfants, ses complices en espièglerie, tandis qu'on partagera la riieuse exubérance en faisant tourner le film des derniers événements.

On raconte le coup de sonnette, les corpulents monuments coincés sur le canapé, leur précipitation panique, insensible aux réalités ferroviaires, puis le débarquement des infernales jumelles, leur terreur de l'homme à lunettes et leur cris de petits rapaces, enfin le fantôme de la *Mamma* saluant d'un bras encore vigoureux les deux voyageurs sur le quai de la gare, à Catanzaro, dans *la Bassa*, le tout en bas, comme disent nombre d'Italiens du Nord. On imite leur moue supérieure de mieux nantis. Cascades de rires. On boit à la santé du fantôme et puis, au deuxième verre, à celle de la sœur morte, dont les yeux gris font tache sur la scrupuleuse fidélité de la *Mamma* et choquent la famille aux yeux honnêtement noirs. Qui ne se sont guère embrumés de larmes au souvenir de la dérangeante Anna, si on en croit l'aigreur de *la Serafina*.

Quarante ans plus tard, quand l'histoire émerge de la mémoire, on rit encore mais il est temps de se rappeler les yeux gris. Ils posent la question dont l'envergure, sur le moment, a été éludée par l'impact des faits peu ordinaires et par le plaisir de les raconter avec un éphémère talent :

Que devient, avec la non-mort de la *Mamma*  
La volcanique étincelle qui a donné naissance  
Au long voyage? Dont le départ est plus pressant  
Que tous les bons arguments de la raison?  
La volcanique étincelle... une étincelle pour rien?  
Suite au hasard d'un mot pris pour un autre?  
La volcanique étincelle... une illusion?

Pas de réponse, mais un approfondissement de la question au détour d'une autre circonstance. Elle nous ramène, quelques mois plus tard, du côté des voisins calabrais. On est invités tous les trois à l'anniversaire de Carla, qui fête ses six ans. Rien à voir avec le joyeux rituel qu'on a connu dans notre enfance et qu'on répète aux anniversaires d'Aline, en invitant ses copines et copains, en organisant des jeux, en veillant à ce que tout le monde soit à l'aise et s'amuse autant que possible, puis se délecte du gâteau, les bougies ayant été soufflées. À part le gâteau, les bougies et l'inévitable chanson, rien de semblable chez nos voisins.

Les monuments nous accueillent dans un cérémonial aux antipodes de toute griserie enfantine. Les enfants sont d'ailleurs moins nombreux que les adultes de la famille ou du clan calabrais, assis en rangs dans le salon où ont été rassemblés tous les sièges disponibles. Peu de paroles. Chacun fait montre d'une honorable solennité, comme à l'église. Même les jumelles se tiennent tranquilles, l'une sur les genoux du monument paternel, en costume foncé, l'autre sur ceux de *la Serafina*, la tante engoncée dans un tailleur vert pomme orné d'une grosse broche assortie aux pendants d'oreilles. Le monument maternel, en robe pourpre, avec deux chaînes au cou, croix et madone, est seul à bouger, se déplaçant vers la cuisine et retour. Carla, dans une robe rose à volants, est assise sur un pouf, devant une table basse et dorée, sur laquelle trône le gâteau aux six bougies et brillent des verres, avec la pile d'assiettes. Autour de la divinité rose aux boucles noires s'accumulent les paquets multicolores et enrubannés.

On s'ennuie ferme. On attend que les bougies s'allument et soient soufflées pour quitter la compagnie sans vexer personne. On doit d'abord chanter dans le chœur pas très allègre, puis manger notre part de gâteau, d'ailleurs excellent, à la crème et au chocolat, avec des fragments de noisettes et une couche de nougat. Pas facile, pour une gamine de six ans, d'avalier tout ça bien proprement, sans en répandre une miette sur la robe neuve...

Angoissée par l'opération devant le cérémonieux public, voilà Carla qui s'étouffe et tousse et crache et tache de brun le rose impeccable de sa belle robe. Aussitôt son monument de mère lui fonce dessus et *clac!* lui colle une gifle. Personne ne bronche. Carla non plus. Après avoir repris son souffle, elle demande gentiment si elle peut ouvrir les cadeaux. Bruissement approbateur des convives. Ils semblent se détendre enfin. Les verres sont distribués. Une liqueur maison circule entre les rangs. Les langues se délient, en dialecte. On profite de l'intermède pour s'esquiver.

On remonte tristement chez nous. Pesanteur. Fatigue. La volcanique étincelle qui lançait les voisins dans le voyage sans prendre la mesure de la réalité sensée, on ne l'a pas retrouvée, c'est le moins qu'on puisse dire, dans la cérémonie de l'anniversaire. Que s'est-il passé?

Le cadre s'est refermé.

Plus une étincelle d'imprévu.

La famille, le clan, la domination

Des fiertés et routines de la vie en cage

Ont supplanté l'élan, l'étrangeté, le volcan.

L'ouverture est-elle plus grande au quatrième étage, où on cherche à penser? Rien de moins sûr. On ne se laisse pas aussi visiblement contraindre, non. Mais est-ce qu'on prend le risque de dériver au large, poursuivis par d'obscurcs fulgurances?

Peu de temps après le cérémonieux anniversaire, on déménage. Le scientifique est invité pour ses recherches à Paris. On vit ce changement comme une aubaine et un envol, tout en résistant à l'emprise de la capitale française, qui en impose si facilement. Les Calabrais, quant à eux, apprennent la nouvelle avec un air catastrophé. Ils se désolent pour nous et compatissent comme si on affrontait la cruelle épreuve dont ils ne se sont jamais vraiment remis : le déracinement.

À notre voisine alarmée, qui s'inquiète de savoir comment on va être logés à Paris, on a confié que notre nouvel appartement a pour seul défaut de nous priver des grandes armoires encastrées, si pratiques dans celui qu'on va quitter.

– Si vous manquez d'armoires, là-bas, moi j'en aurais une à vous donner. Elle est entreposée dans notre cave depuis des années et ne nous a jamais servi à rien. Elle n'est pas moderne et pas neuve, je vous le dis tout de suite, mais il y a un bon espace à l'intérieur... Elle pourrait peut-être vous rendre service ?

On descend les deux, la fortement rembourrée et la plutôt frêle, au sous-sol. Ouverture de la cave, quasiment vide, à part des valises et des tonneaux. L'armoire en bois léger, aux belles proportions, est sans style défini, sans luxe mais non sans charme, avec une glace, qui a souffert. Elle est piquetée à trois endroits.

– Elle ne vaut pas grand-chose, cette armoire, vous voyez. C'était le cadeau de noces offert par ma sœur Anna, qui n'a jamais eu le sou, la pauvre âme.

– La défunte aux yeux gris...

– Oui... Vous savez ça ?

– Par votre belle-sœur.

– Ah! *La Serafina*! Dieu sait ce qu'elle vous a raconté... Cette malveillante a pris le relais des gosses, à l'école, qui couraient en bande derrière *l'Anna* en hurlant : *ouh ouh l'étrangère, la sorcière, la louve solitaire...* À cause de ses yeux gris. Des yeux de pas comme nous. À croire qu'elle n'était pas de la famille et même pas du village. *La Mamma* s'en fichait, des sous-entendus. Elle a la force de quatre lionnes. Le père était bûcheron. Il avait sa hache, prête à trancher le cou de qui aurait cherché à l'offenser. Mais pour *l'Anna*, c'était l'enfer. Dès qu'elle a pu, elle a filé. Ses yeux gris l'ont menée aux quatre coins du monde, sans jamais amasser d'or... Elle est revenue à bout de souffle, juste pour mourir. Allez savoir pourquoi *la Serafina* la poursuit d'une telle rancœur...

- D’après la *Signora Serafina*, vous n’auriez jamais entrepris le voyage pour l’enterrement de cette sœur aux yeux gris...
- Le mari n’aurait pas été d’accord, non. Ça ne m’empêche pas d’être triste, vous savez... Mais attendez! Je vais vite chercher ce qu’il faut pour donner un coup de torchon à ce miroir et le rendre un peu moins brumeux. J’arrive tout de suite.
- J’ai un produit épatant pour nourrir le bois. On va lui faire une cure de beauté, à votre armoire, vous allez regretter de vous en séparer! Je file au quatrième et redescends dare-dare avec mon flacon rajeunissant. Pendant qu’on frotera et astiquera, toutes les deux, vous me raconterez l’histoire d’Anna aux yeux gris.
- *Madonna Santa!* C’est que je ne sais pas tout, moi, loin de là...

Voilà donc l’histoire telle que transmise, d’abord dans la cave et puis, une fois l’armoire mise en état de déménager dignement à Paris, à la table de la cuisine, au quatrième, devant un café.

Anna n’a pas dix ans quand elle commence à travailler comme servante, après la classe, chez un vieil homme. Interné jadis dans notre village perdu. Grâce à un brave *sindaco*, qui payait à boire aux *carabinieri* chaque fois que les fascistes de Catanzaro voulaient s’assurer de nos bons comportements, le vieil homme juif a eu la chance d’être complètement oublié. Après la guerre, il aurait pu repartir, mais pour aller où? Sa maison à Rome? Un tas de gravats. Les siens? Tous déportés. Morts de faim, d’épuisement, d’horreur plus froide que la mort. Il est trop las et assommé de cauchemars pour reprendre sa carrière, qui a été brillante, à ce qu’on dit. Il est violoniste. Mais sort rarement son instrument. D’ailleurs nous autres, il faut bien le dire, on n’apprécie pas tant la musique, sauf pour danser collés ou faire les fous. Anna est bien la seule à aimer la lamentation du violon, quand le vieil homme se met à jouer. C’est comme ça qu’elle devient son élève et qu’en lui enseignant le violon il émerge des terreurs et morts et désolations. Peu nombreux les bons cœurs qui supportent de l’entendre célébrer sans cesse, dans un soupir...



Les yeux d'Anna  
Deux étoiles vives  
Nées des cendres

C'est pourtant lui, le vieil homme, qui accepte de se séparer de la musicienne, pour la laisser partir à l'aventure. À dix-huit ans elle est enrôlée dans un petit orchestre qui joue à la terrasse d'un café, à Taormina, face au volcan. Quand l'Etna, au loin, explose en gerbes de feu, la musique paraît bien fade, accompagnant l'extase effarée du beau monde, sirotant des alcools doux amers et criant des *Whao...* Agacement des yeux gris. Ça, c'est le vieil homme qui le dit. La voisine calabraise n'a plus de nouvelles de sa sœur, sinon par lui. Anna jouera à Venise. Puis elle va être engagée sur des navires de croisière. Un jour elle n'en peut plus d'appartenir au confort du décor. Elle se pose quelque part entre océan et désert, au Mexique peut-être, on ne sait pas. Le vieil homme a la tête qui se brouille. La trace des yeux gris se perd. Quand ils reviennent, c'est pour se fermer. Et la bouche est restée muette. Est-ce que la musicienne a aimé? Est-ce qu'elle a enfanté? Est-ce qu'elle a décoché ici ou là des étincelles avec sa ferveur, avec sa peine?

L'armoire libérée du sous-sol  
Garde son obscurité intérieure  
Mais quand la grande ville ruisselle  
De soleil on voit passer l'étrangère  
Dans le miroir piqueté  
On croise le désir l'ouverture  
Le péril de l'autre monde  
Le foyer est hanté par la louve  
Solitaire dont la vie demeure  
Insaisissable comme la racine  
Du feu à la volcanique  
Échappée



**De l'air ! De l'air !**



On ne sait pas si la grue rouge où chaque soir viennent se poser des dizaines de corneilles, noires comme des notes sur une portée entre ciel et terre, va faire vibrer le silence du réel autre monde.

La machine très haute mais élémentaire, à la fois immobile et consacrée au mouvement, change complètement d'aspect selon l'heure. Au point que sa face diurne, sa face nocturne et entre les deux sa face crépusculaire en viennent à suggérer trois vocations différentes, qui loin de s'exclure renvoient les unes aux autres en se dépassant. Voilà ce qu'on a découvert suite au long voisinage avec une grue de chantier, au corps de métal rouge vif. Elle a servi à la construction, il y a quelques années, d'un immeuble proche de celui où on expérimente l'intime solitude en étant deux à dormir, se réveiller, converser, souffrir et parfois voler librement sous le même toit que de nombreux voisins qu'on ne voit pas.

Au début la grue, cette géante qui a besoin d'un bloc de béton gris, sur une sorte de moignon de bras, pour garder en équilibre son autre bras rouge, incroyablement long, nous contrarie. Elle barre la Genève à la belle étendue, vue d'en haut, avec à l'horizon la ligne du Salève, la montagne paisiblement allongée. Mais peu à peu l'énergie constructive nous apprivoise et la grue devient notre grande amie métallique. Logique, incapable d'insignifiance frivole ou de subtil délire, la haute machine fonctionnelle n'a rien de compact et n'empêche pas l'air de circuler. Sa géométrie rudimentaire allie l'ingéniosité entreprenante à l'indiscutable rectitude. Le jour où elle quitte notre ciel, il nous paraît déserté. Dans les variations du bleu ou du gris, les verts lointains des bois entrecoupés de parois rocheuses, l'étendue en demi-teintes de la ville alentour, le rouge manque. Surtout ce rouge-là, tout proche, qui ne prétend pas dominer. Un rouge bien franc, accordé à la simplicité de la forme. Un rouge éclatant de robuste précision.

Nouvelle étape quand on découvre aussi le bienfait de son absence. Car la haute grue partage sa vocation pragmatique en quittant un chantier quasi terminé pour être transportée dans un autre, qui s'ouvre ailleurs. Plus moyen de la fixer du regard. Elle n'est pas du genre à s'imposer tyranniquement.

*Elle bâtit une ville  
En ébauche de liberté  
Sous un ciel fugitif*

Elle s'élève désormais, cette grue d'un beau rouge, devant les fenêtres de la mémoire. On les a émancipées des rideaux sombres, pour ne pas rester calfeutrée dans le déclin et donner un éveil imprévu à une construction sur le point de disparaître : notre existence. Vitale ment rebelle à l'anéantissement.

*Or ce n'est pas la mort qui anéantit  
Mais l'enfer de la survie docile  
À l'emprise des dominations*

De l'air ! De l'air ! Premier coup d'œil sur la grue du matin. C'est le printemps, le jour se lève tôt. Le grutier est-il déjà monté par la mince échelle rouge s'étirant d'une étroite plateforme à l'autre sur plusieurs niveaux jusqu'à rejoindre la petite cabine blanche comme un œuf ? On voit que le long bras métallique a été mis en mouvement. Il n'est plus à la même place qu'hier soir. L'homme isolé en hauteur est en train de faire circuler le treuil, qui va amener à ses collègues d'en bas tel ou tel matériau. La grue obéit aux nécessités de l'action commune entre le sol où la troupe se démène et l'œuf où un homme seul reste assis devant ses manettes, avec l'appareillage technique permettant le dialogue.

Rien n'empêcherait que cet homme soit une femme, sinon la tradition de la prédominance masculine dans les métiers du bâtiment. La lente métamorphose des esprits ne permet-elle pas d'imaginer une habile grutière, douée de pacifique intrépidité? Une femme qui apprécie en même temps la solitude et le partage du travail? Une femme patiente dans les airs pour mieux assumer le tourbillon des enfants à la maison, où l'homme a oublié son rôle et l'invente librement? Cette femme qui aime le grand espace demeure hardiment immobile dans son œuf par les temps de canicule ou de froidure, et bien entendu n'a pas le vertige! On ne peut pas en dire autant de l'ombre quasi invisible derrière sa fenêtre, qui voit agir la grutière amie de la mécanique, mais voit aussi la grue du bel avenir...

La grue plantée en vérité dans les sables mouvants  
Et qui tend son long bras dans un vide orangeux  
Annonçant à la fois le désastre et l'autre monde  
À la trouée fugace, inespérée, de lumière si légère  
Que rien ne l'asservit durablement aux petits rêves  
De bonne fortune ou de douce mélancolie à l'écart  
Du colossal cauchemar de la puissance guerrière.

En rentrant du marché on s'arrête, un jour, devant l'immeuble en construction. Il est debout jusqu'au deuxième étage. Combien d'autres après ceux-là? Une jeune femme casquée de jaune nous interpelle depuis l'échafaudage, voyant qu'on reste là, avec nos sacs, à s'interroger. Elle se présente. C'est l'une des architectes. On discute. Elle nous rassure quant à la hauteur du bâtiment : il ne nous prendra pas la vue et nous protégera des clameurs du stade de foot, à l'arrière. Quant à sa couleur, elle sera chaude et fera penser, plus qu'au béton, à la brique. On est ravie de ces nouvelles et surtout de la rare civilité de la jeune architecte, qui s'est souciée d'une frêle passante aux cheveux gris et n'a pas balayé d'un regard supérieurement affairé notre air de perplexité. On fait quelques pas dans l'autre monde, entre le bitume et l'échafaudage.

On se dit que les trois figures féminines, la grutière qui doit bien exister quelque part, la jeune femme qui fait carrière dans le métier d'architecte et nous la pensive, sans fonction définissable sinon d'être une vieille vivante avec vue sur les faces variables de la grue constructive, nous partageons un chantier en stupéfiant renouvellement. Est-ce qu'il ébranle jusqu'en ses fondements l'atavisme de la domination ?

De l'air! De l'air! Entre la grue active du plein jour et la grue en plongée passive dans la nuit nous bouleverse chaque soir la grue du crépuscule. Plus personne aux commandes. L'énorme grappin qui sert au transport des lourdes charges a été ramené avec le treuil et accroché sous la structure pour ne pas être secoué par le vent. Immobilité de la géante métallique, dont le rouge commence à s'assombrir, alors que le ciel s'embellit comme dans la rencontre émue de deux amants sur le point de chavirer d'extase. On retombe à notre tour dans les sensuels délices de l'abandon amoureux. Et on attend, à la fenêtre, l'événement toujours surprenant. Car chaque soir, dans l'apothéose de la beauté rose, ou flamboyante, ou dorée, se déploient plusieurs vols de corneilles noires, qui convergent sur la grue, où elles viennent se rassembler. Quelques cris rauques. L'une après l'autre et sans se bousculer les corneilles noires se posent sur le long bras rouge, qui dessine une silencieuse géométrie dans le vide et ne désigne rien.

Chaque soir sur cette portée inconnue s'écrit, entre le jour et la nuit, la musique de la grue émancipée de tout affairément pratique. Les corneilles noires en plusieurs lignes parallèles sur le bras métallique ne bougent pas, elles non plus. Leur noire présence, dans une quiétude momentanée, intensifie le pourpre enchantement de la lumière qui lentement décline.

Brusquement, quand les derniers feux s'éteignent au loin, le signal du départ est donné, on ne sait comment, à toutes les corneilles à la fois. Chaque soir leur grand envol, qui s'éloigne,



rapide, compact, nous laisse comme pantelante dans la chambre depuis longtemps obscure, derrière la fenêtre où on fait face à la nuit bleue, si belle, si délaissée...

On soupire. Mais on n'est pas romantique au point de rester prisonnière du vague à l'âme. On poursuit à travers la vision de la grue le chantier de notre propre métamorphose.

Noire dans le noir et plus noire que la ville aux mille fenêtres éclairées, la grue nocturne devient une invisible. Elle n'a même pas droit à des signaux lumineux. Elle n'est pas suffisamment haute ni assez distante des immeubles environnants pour risquer le choc avec un hélicoptère. Ayant perdu tout intérêt, elle est purement et simplement effacée du paysage. Pendant les fêtes de fin d'année d'autres grues, plus monumentales et plus proches du centre-ville, sont parées de guirlandes électriques. La grue notre grande amie constructive reste en extinction. On dirait qu'elle n'est pas douée pour les réjouissances et distractions...

Ou qu'elle affronte comme nous  
Dans une sombre humeur  
La mort de Noël.

Pas facile d'être exilée sans retour de la musique des anges... Ils se posaient dans la maison de notre lointaine enfance, tandis que le feu craquait dans la cheminée et que le père ou la mère ouvrait la fenêtre, vers minuit, pour que puisse entrer le chant des cloches, venu des églises et temples où on ne se rendait pas. Depuis des années la vieille valise pleine de boules, étoiles, scintillantes parures et supports à bougies pour le sapin ne redescend plus du grenier. On laisse dormir à l'intérieur les santons, les petits personnages aux vigoureuses couleurs, façonnés à la main en Provence. Ils sont seuls à nous manquer vraiment. Car ils ne se limitent pas à mettre en scène l'événement de Noël mais soulignent sa dimension réellement renversante : la naissance

d'une simplicité vivante qui ébranle l'évidence des hiérarchies et séparations. Avec les santons qui accompagnent les personnages auréolés de sainteté, déjà en compagnie du bœuf et de l'âne, et les rois mages rassemblés avec les bergers, tout le monde est appelé par l'étoile imprévue. Le boulanger, l'épicière, l'artiste, la paysanne, le marin, la bohémienne, le notaire, la servante, la maîtresse d'école et bien d'autres. On garde fidèlement en mémoire le plaisir d'apparier les santons en surprenant cortège sous l'arbre vert, qui sent si bon. Le brigand à la cape rouge et noire côtoie le gendarme. Le maire à l'écharpe officielle marche à côté de la mendicante. La danseuse se plaît en compagnie du vieil aveugle, courbé sur sa canne. Ainsi se raconte une bienveillante histoire, hors croyance, et qui déchire le cœur... Car les intelligences belliqueuses ne comprennent plus rien à la communauté de la ferveur.

*Résiste le chantier de la nuit  
Où se bâtit sur le vif  
Un autre monde*

On est la grutière de la nuit. On disparaît dans l'œuf dont la blancheur se distingue à peine et que le silence alentour est seul à couvrir. On n'a pas tenu les manettes, ni reçu des ordres d'en bas ou d'en haut et on n'a rien produit de solide. On parcourt dans le vide l'échelle étroite et solitaire, pour découvrir la face cachée de la grue constructive.

Il nous importe personnellement que la haute grue  
Sur laquelle on n'a aucun droit de propriété  
Et qu'on habite comme par invisible effraction  
Ne soit pas condamnée à bâtir un monde  
Aveuglement simulateur  
Vouant l'envergure humaine  
À la destruction.

On a dû dépérir dans l'envoûtement des dominations. Alors seulement la cage s'est métamorphosée en œuf. Mais la coquille est encore dure et l'envol vient des autres, à l'improviste. Le blanc refuge se fissure et des débris retombent en simples mots, jamais assez légers pour dire la légèreté de l'air, de l'air...

On ne s'apparente en rien à Scheherazade, déroulant mille et un contes nocturnes en préservant, d'un épisode à l'autre, le suspense. On la rejoint pourtant si on se souvient qu'elle s'est donnée pour tâche de faire échec au décret atroce d'un puissant sultan, trompé en amour, enténébré par l'amertume. Pour ne plus risquer d'être abusé par les femmes, jugées calculatrices et perfides, il décide d'en épouser chaque nuit une nouvelle, puis de la faire exécuter par son grand vizir dès que le jour paraît. De nombreuses femmes sont victimes de cette férocité du sabre après les noces. Jusqu'au soir où la belle et subtile Scheherazade réussit à convaincre le malheureux grand vizir, dont elle est la fille adorée, de la présenter comme épouse au sultan. Elle ne compte pas se plier à l'union prestigieuse pour subir la mort qui s'ensuit... Son père a pourtant toutes les raisons de s'alarmer : elle prend un risque à geler les cœurs dans les poitrines les plus robustes. Elle n'est d'ailleurs pas sûre de réussir, même si sa vocation de conteuse lui suggère une ouverture possible et pas pour elle seule :

– *J'ai dessein d'arrêter le cours de cette barbarie*, dit-elle.

On connaît le plein succès de l'héroïque tentative. Le sultan, sous le charme des récits passionnants, qui s'arrêtent à l'aube et dont il brûle de connaître le développement, la conclusion ou la nouveauté lors de la nuit suivante, reporte de jour en jour sa meurtrière promesse. La peur qui tenait le royaume emprisonné se desserre. Et après mille et une nuits le sultan, sauvé de l'esprit de vengeance, fait grâce à Scheherazade. On ne peut que citer, à la dernière page de la célèbre traduction de Galland, du temps de Louis XIV, les propos sur l'époux durablement pacifié :

*...il se souvenait du courage avec lequel elle s'était exposée volontairement à devenir son épouse, sans appréhender la mort à laquelle elle savait qu'elle était destinée le lendemain, comme les autres qui l'avaient précédée.*

La belle Scheherazade vivait, environnée d'esclaves, dans les raffinements d'un palais superbe. Aucune chance pour elle d'être interrogée par la présence d'une grue d'un rouge pacifiquement révolutionnaire... Une grue qui dans l'unité de ses trois faces en travail ou immobiles transmet l'élan constructif :

*La grandeur du fugace autre monde  
Où il n'y a pas de vie plus vraie  
Que la vie*

Pourtant, même si on résiste comme elle à la fatalité du mensonge et du meurtre, on n'est pas une Shéhérazade, conteuse virtuose d'histoires à charmer des cruels en tous genres, jusqu'à l'apaisement. On n'est pas à la hauteur, à nous seule, pour dépasser l'emprise de la domination. On ne rêve que d'égalité, de grandeur partagée, de vibrant accord... et voilà qu'aujourd'hui même des voisins effrayés par nos cris, croyant que le vieil époux tape comme un forcené sur sa vieille épouse déchaînée et que tout ça va mal finir, appellent à la rescousse la police. Quel scandale!

Si on n'était pas secouée de secs sanglots d'énervement, étendue sur le lit, on rirait en voyant apparaître à la porte de la chambre à coucher un juvénile grand brun dans son bel uniforme d'un bleu intense. On ne l'a pas entendu entrer. Notre vieil époux, qui a encaissé nos vilains griefs sans vouloir nous ficher la paix avec ses souffrances possessives, était finalement en train de partir loin du théâtre des furieux éclairs quand il s'est trouvé nez à nez avec les deux agents qui sortent de l'ascenseur. L'un des deux désigne la porte de l'appartement, avec la petite plaque et la

sonnette dans laquelle on a enfilé une plume. Celle d'un simple pigeon, même pas irisée d'un peu de rose. Une plume à trois tons, gris sombre, gris clair et noir. Une belle plume de presque vingt centimètres et large, trouvée un jour sous un platane des environs et fixée par sa pointe à notre porte pour évoquer, sans avoir à quitter la réalité dépourvue de prestige...

*Le vrai désir l'envol  
Ou du moins sa trace  
Légère dans la pesanteur*

- C'est vous qui habitez là, Monsieur?
- Oui, c'est moi.
- Il n'y a personne, en ce moment, chez vous?
- Mon épouse est là.
- Est-ce que vous pouvez nous ouvrir?

Ainsi, sans aucune sonnerie préalable, se matérialise à côté de l'épouse allongée, macérant dans le coléreux désastre, le grand brun sanglé dans l'uniforme bleu de la police. Tandis que son collègue, un géant préposé aux maris violents, prend en charge dans l'autre pièce notre vieil époux, il s'accroupit à côté du lit matrimonial pour questionner la vieille épouse, abasourdie :

- Alors, Madame... Dites-moi... Que s'est-il passé?
- Rien de si alarmant! J'ai crié, oui... J'ai violemment crié, oui... Je suis vraiment navrée pour les voisins... J'étais révoltée, oui... À bout de patience... Mais il n'y a pas eu d'attaque physique, comme ils l'ont peut-être imaginé.
- Pas de coups, vous en êtes bien sûre?
- Non, non, pas de coups. Une contrainte musclée, qui ne lâche pas sa proie, mais pas de coups. Seulement le désespoir. Des deux côtés, croyez-moi. Plus déchaîné du mien. Je crie, oui...

- Mais pourquoi ?
- Je crie quand l'emprise devient insoutenable.
- L'emprise ? Par la force ?
- Pas la force visiblement brutale, non. La force intelligente... Une emprise qui ne lâche rien, ne veut jamais renoncer à expliquer, argumenter, convaincre, avoir la raison, le savoir, le bon droit pour elle. Et l'amour en plus ! Mais c'est toujours, au fond, l'obstination à ne faire confiance qu'au Moi Moi Moi...
- Pas pour la première fois cette grande colère, paraît-il.
- Je crie, oui. Je n'en suis pas fière du tout. Si seulement l'emprise se desserrait sans que j'aie à m'imposer, moi aussi, à batailler pour un peu d'air, un peu d'air... Notre couple, ça fait plus de cinquante ans qu'il dure et c'est une histoire qui nous bouscule encore l'un et l'autre... Une longue suite de conflits, oui, mais pas la guerre... Pas la paix non plus. Pas de bienheureux repos. Seulement l'appel d'on ne sait quelle grandeur, qui nous malmène... et parfois nous transforme l'un par l'autre en leurs désarmées, qui redonnent sens au destin d'être ensemble.

L'homme jeune à l'uniforme couleur lac de montagne, cet homme qui a l'habitude de gérer des violences conjugales, reste perplexe. On dirait que les formules adaptées aux drames domestiques lui font soudain défaut. On voit qu'il est dérouté par le petit appartement en hauteur, qu'on dirait habité par le silence des nuages en route dans l'espace ouvert et non pas par la foule des esprits ténébreux, échappés des abîmes du mal. Quoique... La crise a bien eu lieu, n'est-ce pas ? Il va lui falloir rédiger un rapport. Il a donc besoin qu'on lui présente une pièce d'identité. Il la demande avec ménagement.

On se lève. Suivie par l'homme bleu, dont l'action est de veiller à la pacification des éclats nuisant au bon ordre, on va fouiller dans un sac, pendu à l'entrée. C'est au moment où on tend la carte officielle à l'homme bleu, qui nous regarde avec une bienveillance inquiète, qu'on se met à pleurer. À chaudes larmes, cette fois.

La chaleur des larmes nous inonde par surprise  
Et nous voile complètement la vue.

Tout ce qui suit, l'apparition du numéro deux, le géant pas encore aperçu, les bons conseils, les dernières paroles rassurantes, les brèves salutations, le petit baiser qu'on donne au conjoint qui repart en ascenseur avec les policiers, la porte qui se referme, on le vit comme dans la brume solaire d'une cataracte, tellement nous submerge la chaleur des larmes. Aussitôt seule on vacille à nouveau vers le lit où les sanglots déferlent. Ils ne s'arrêtent plus et de toute notre désespérance on les accueille comme une pluie dont la chaleur soulage, libère, jaillit à n'en plus finir de la fissure que l'homme bleu à son insu nous laisse découvrir comme pour la première fois : la fissure d'être.

*La fissure entrouvre l'univers intérieur  
Dont l'obscur immense ruisseau  
Vers le plein jour au-dehors*

Le soir, à table, on retrouve le conjoint autour d'un plat estival de pâtes fraîches, couronné de tomates d'un rouge ardent, baptisé d'une pluie verte de basilic, béni d'huile d'olive et encensé d'un mélange de poivres aux saveurs exotiques. Alors le conjoint peut raconter ce qui s'est passé au sortir de l'ascenseur.

– Tous les badauds de l'immeuble, alertés par la voiture de police, faisaient troupe dans le hall. Ils avaient eu le temps de bavarder, supper, s'exciter. Ils me voient apparaître entre deux gendarmes. Pas menotté, d'accord, et discutant aimablement... Mais qu'est-ce que ce vieux bonhomme, retraité de l'université, pas poseur pour autant, pouvait bien avoir à faire avec la police? Pas du genre à tabasser sa femme... une dame un peu moins liante que lui mais pas snob non plus. Savaient-ils qui avait donné l'alarme, croyant

sans doute, vu tes cris à réveiller les morts, que je te massacrais ?  
Ils ont dû être déçus qu'il n'y ait ni sang ni dévastations.

– C'était peut-être ta femme qui avait fait une crise d'hystérie, on se demande bien pourquoi, avec un mari si gentil...

– Bien possible qu'ils aient pensé ça. De toute façon, même si je n'ai pas été emmené au poste ni toi aux urgences psychiatriques, notre réputation en prend un sale coup. Nous voilà fichés dans les esprits comme deux énergomènes, à surveiller. J'avais à peine rejoint ma voiture que la bande aux regards fuyants a dû exploser en commentaires, du genre : *comme si les jeunes, les miséreux, les pas d'ici ne suffisaient pas à semer le désordre et déranger la police!*

– Tu m'en veux ? Difficile de faire le deuil du beau rôle ?

– Et toi ? Tu bois à la santé du désastre ?

– Je suis encore sonnée. Surtout à cause de la voisine d'à côté, si c'est elle à qui j'ai fait peur. J'ai honte à cause du petit garçon de deux ans. Un de ces jours, j'irai les voir. J'apporterai un peu de fleurs, peut-être, sans trop d'explications.

– Bonne idée. Figure-toi que j'avais pensé aux fleurs, moi aussi.

La jeune femme au visage de pleine lune reçoit avec surprise un petit rosier en pot. Une malheureuse histoire de vieux couple ? Elle dit qu'elle n'a rien entendu. Le petit avait une angine et elle partait chez le pédiatre quand elle a croisé les deux policiers. Arrive le petit bonhomme. Il n'a plus mal. Sa maman le prend dans ses bras et un radieux sourire change la pleine lune en astre du réconfort. Le petit bonhomme agite la main tandis qu'on repart pour l'appartement à la plume grise et noire...

Où on va redevenir en silence  
Père et mère de la parole qui grandit  
Dans la caverne du corps  
Et après l'enfantement exige les soins  
Essentiels à la vie du frêle nouvel être  
Qui doit croître en bravoure d'esprit...  
Mais dans quel monde ?



C'est la question que pose la plume  
Qui se souvient de l'air, de l'air...  
Or la plume n'est pas blanche du tout  
Pas non plus d'un noir définitif  
Et pas d'un chatoisement à ravir.

Puisque ce n'est pas la pleine lune d'à côté qui s'est alarmée, qui donc a appelé la police? Restent les voisins du dessus, seuls présents à l'heure des cris violents, des insultes fulminantes, des *lâche-moi, lâche-moi, tu m'étouffes, tu me désespères, lâche-moi enfin* etc. Il y avait sans doute de quoi s'inquiéter. Mais contrairement à la voisine sans prétention, courtoise y compris à l'égard des fauteurs de trouble, ces voisins-là n'ont rien de bienveillant, quoiqu'ils sachent parfaitement sourire à tout le monde. Non sans un zest d'ironie acide. On dirait, quand leur mine un peu renfrognée se lénifie, qu'ils font en même temps leur poing dans leur poche, en attendant de pouvoir le brandir sans risque et décharger sur les pas comme eux, les affaiblis, les malchanceux, des décennies de ressentiment. Il s'agit donc d'un couple. Une gérante de magasin de sport, du genre guerrière active sur tous les fronts, et un comptable, employé au Service des Douanes, sans doute chef de service. Leurs enfants mènent déjà leur propre vie ailleurs. On se trompe forcément en ne donnant pas dans la nuance, mais il n'empêche que ces deux-là nous semblent aussi docilement formatés l'un que l'autre par l'amour de la réussite avant tout et la morale de la froide maîtrise. Ainsi fonctionne le monde, n'est-ce pas? Autrement dit la cage où ils essaient d'occuper une bonne place, à l'abri des perturbations. On n'ira pas les trouver. Si on les croise dans l'ascenseur, on verra bien si on parle de l'incident, ou si on choisit de se taire.

Le temps passe. On comprend que le silence vaut bien mieux, finalement. Se justifier on ne le peut pas. S'excuser on n'en a pas envie auprès de ces impeccables redresseurs de torts, fascinés par le tout-puissant metteur en scène : l'argent. Leur amour-propre

n'en est pas moins irrité par cet incontournable ordonnateur du spectacle mondial, qui ne leur a pas offert un rôle à leur mesure, pensent-ils, alors qu'ils obéissent avec tant de mérite aux consignes d'utilité, prospérité, santé. Comment supporteraient-ils de vieux détraqués qui ont eu droit à de petits coups de projecteurs, à ce qu'il paraît, mais sans en tirer de solides bénéfices, et qui maintenant, au lieu d'être propriétaires d'une demeure enviable, crèvent le plafond d'un logement sans prestige avec leur cris et gémissements grotesques?

Un ratage, assurément. Car il est vrai que les conflits explosent entre l'homme des vagues et la femme du vent, comme si la liberté d'habiter un autre monde errait à l'aveugle sur un océan noir, semé d'étoiles absentes. De l'air! De l'air! Et l'air n'en finit pas de manquer. La corde au cou se resserre. Le corps tombe, perdant l'ardeur confiante qui le faisait tenir debout. Le vent léger n'espère plus se lever sur les vagues de l'intelligence qui se croit née pour tout saisir. Plus aucune terre à l'horizon. Plus rien que des savoirs, des avoirs, des pouvoirs. Et le grand *show* des vantardises.

Fin du voyage en accord avec la fissure de vie  
Par où vibre en volant à sa perte un souffle d'air.  
*Fin de l'étrange respiration humaine de l'univers.*  
Sans fin la peur, la fièvre, l'enfer pire que la mort.

Alors la femme qui ne se soumet pas à l'asphyxie hurle et tempête. Révolution vivante! Car la vivante en nous ne soutient pas la puissante fabrique des inégalités, lumineusement gérées. On est devenue l'obscur. Comme tant d'autres vies dont le passage s'est effacé. On a suivi leurs traces invisibles. On a épousé l'inconnu de leurs amours, de leurs détresses. On a rejoint l'égalité dans le nuage des vies. D'où vient-il? Pourquoi s'assombrit-il de siècle en siècle avec les esprits en guerre, les cœurs fermés, la torture intime, les paysages détruits, la joie anéantie, les deuils et les peines insoutenables? Quel souffle fait pourtant frissonner

d'éclairs son corps brumeux, alourdi de pluies qui rafraîchissent les chemins sous la lune? Est-il encore destiné à nous porter comme des enfants à naître dans les douleurs, les douleurs, les douleurs... Pour libérer par instants la hardiesse, l'effervescence heureuse, la paix, l'honneur de vivre dans un réel autre monde?

*La maison vacille  
Vers la conscience aérée  
Par l'insaisissable*

Le nouvel immeuble couleur brique est bâti. La grue rouge œuvre ailleurs. La vieillesse a déployé sa voile sans retour. Le soir, c'est en rêve à présent que les corneilles noires se rassemblent sur le long bras dont la géométrie invisible n'indique rien. Même pas les lointains rougeoyant encore ou légèrement roses, ou percés d'une dernière flèche d'or à l'orée de la nuit.

*Quelle voie  
Quand la mort  
Du jour foudroie?*

*Reste à vif  
La vie risquée  
L'incandescence*

*De l'origine  
Perdue présente  
Comme une averse*

*D'étincelles  
En chute libre  
Sur les eaux noires*



**De l'air! De l'air!**  
*et autres nouvelles*  
*d'un autre monde*

Essaim d'oiseaux	9
Trace du feu	27
Renversement	45
Accord?	63
Rivière et fumée	81
Volcanique échappée	99
De l'air! De l'air!	117



## Déjà parus

Sous le nom de *Mireille Buscaglia*  
aux Éditions de L'Âge d'Homme (Lausanne)

*Le Tourment et l'Infini* (poèmes)

*Eurydice* (poème)

*Sève : une tout autre histoire de croissance* (récit)

Sous le nom d'*Altra*  
à l'Édition La lampe-tempête (Paris)

*L'énigme des circonstances* (récit)

*Sans point final* (roman)

*Feu-Flamme* (roman)

*Hors miroir* (roman)

*Le volcan sous la mer* (récit)

*Vaillance* (Un testament)